

# **Innocent**

**Gérard Depardieu**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# Depardieu Innocent



cherche  
**midi**

Gérard Depardieu

# **Innocent**

Direction éditoriale : Jean-Maurice Belayche  
et Arnaud Hofmarcher

Graphisme couverture : R. Pépin - 2015.  
Photo de couverture : © Nicolas Bruant/2015.

© **le cherche midi**, 2015

23, rue du Cherche-Midi  
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général  
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :  
[www.cherche-midi.com](http://www.cherche-midi.com)

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-4890-8

## DU MÊME AUTEUR

*Ça s'est fait comme ça*, XO Éditions, 2014.

*Lettres volées*, éditions JC Lattès, 1988.

# DE L'AMITIÉ

L'amitié, c'est un point d'interrogation.

L'amitié n'existe peut-être que dans l'enfance.

Les amis, c'est ceux avec qui on grandit. Ensemble on fait les premières parties de pêche, on passe nos nuits dehors, on vole des cerises, on se fait prendre la main dans le sac, on se soutient. C'est ceux avec qui on se touche la quéquette aussi, on se découvre et on se construit, on vit toutes nos premières fois ensemble.

On croit beaucoup en l'amitié puis les choses se dégradent un peu. C'est plus vraiment ce qu'on croyait parce que les temps changent, nos vies changent, même nos molécules changent.

Le temps d'un garçon de quinze ans n'est pas celui d'un homme de quarante ans, encore moins celui d'un homme de soixante-dix ans.

Alors on se dit que l'amitié, c'est peut-être comme une fleur. Ça pousse, ça se fane, ça disparaît, puis la saison d'après, ça peut revenir comme une pivoine que l'on croyait perdue et qui d'un coup se donne à voir, éclabousse de ses plus belles couleurs.

Quand on a mon âge, beaucoup de nos amis sont déjà partis.

Et comme on ne reverra plus ces personnes qui ont disparu, on reste avec l'idée de cette amitié passée.

On essaie malgré tout d'y croire encore, de se dire que d'autres amitiés sont possibles.

Même si le mot amitié est devenu un peu désuet. Même si on est dans une société où l'amitié n'est plus là. Même si on sait qu'être humain, c'est toujours trahir. Qu'être humain, c'est tuer.

On se dit malgré tout qu'il y a peut-être des amis qu'on ignore, des gens qui nous aiment de loin et qu'on pourrait aimer. Encore faut-il faire un pas pour ça... et quelquefois, c'est fatigant.

Ce qui m'inquiétait le plus quand j'ai quitté Châteauroux, c'était de ne plus avoir de copains d'école. Même si je m'étais bien rendu compte que les miens étaient souvent des cons ou des enfants de cons.



Parce que dans ce Berry où les maisons étaient étroites, où les portes étaient étroites et où souvent les esprits l'étaient aussi, je comptais moins que l'endroit d'où je venais, que ceux qui m'avaient élevé, que la réputation qu'on leur faisait.

On était une famille d'Indiens.

Et j'ai bien souvent entendu des parents dire à leurs enfants en me montrant du doigt : « Je ne veux pas que tu joues avec lui ! C'est un voyou ! » J'entendais ça mais ça ne me faisait rien. Je n'étais pas encore trop atteint par la connerie des gens.

Mais même pour quitter ces copains-là, il faut du courage. Parce qu'on ne sait jamais ce qu'on va trouver après.

Parce qu'on va peut-être trouver pire encore.

Alors j'ai longtemps baguenaudé tout seul en me disant que je ne retrouverais jamais de copains.

J'étais en deuil de ma cour de récréation.

C'est un peu comme un premier amour – tu es amoureux de quelqu'un et puis il y a une rupture. Et il faut du temps pour retomber amoureux. Sauf que là c'était pas un premier amour, j'avais la vie devant moi et j'étais curieux de ce qui allait se passer. Même si je n'avais aucune véritable ambition. Juste me taire, sourire et paraître sympathique pour passer entre les mailles du filet.

Ça a pris une petite année, j'ai vu autre chose, je me suis inventé autre chose. J'ai lu *Le Chant du monde* de Jean Giono, qui m'a donné l'idée de partir, de prendre la route. Et puis, chemin faisant, j'ai rencontré d'autres gens. Des gens qui avaient le même désir de la vie que moi.

Des gens comme Marcel Dalio, comme Pierre Brasseur, comme Michel Simon.

Avec Marcel Dalio on jouait tous les deux Israël Horovitz à la Gaîté-Montparnasse. Lui, *L'Indien cherche le Bronx*, moi, *Clair-Obscur*. Je l'attendais à la sortie du théâtre et on s'en allait ensemble sous les étoiles. Marcel était toujours maquillé, de jour comme de nuit, jouant ou ne jouant pas. C'était un personnage extravagant, comme on n'en voit plus aujourd'hui. Mon Marcel, c'était comme mon Jean Carmet mais quelques années avant. Il faisait à peu près la même taille. Il avait lui aussi des moments de désespoir intenses parce qu'il n'était jamais dupe de rien. Mais il s'en sortait grâce à une culture gigantesque et un sens incroyable de la dérision. La vie lui avait appris qu'il fallait aller contre sa peur. Il me disait : « Il ne faut jamais dire non, tu dis toujours oui, yes ! C'est comme ça que j'ai fait carrière en Amérique ! » Lui aussi, c'était quelqu'un qui avait survécu à tout. Un juif qui avait échappé aux nazis. C'était une âme vibrante, un homme touchant, très spirituel aussi, dans tous les sens du mot. Il m'a fait accepter beaucoup de choses de moi-même, Marcel. Ce petit

bonhomme qui n'en revenait pas d'avoir fait cette carrière américaine, il avait, comme Jean, le génie des gens humbles. Et les gens humbles, ce sont les seuls que j'aime vraiment approcher.

Quand on sortait du théâtre, Marcel et moi, on allait chercher Pierre Brasseur, qui jouait *Tchao !* de Marc-Gilbert Sauvajon au théâtre Saint-Georges. Et du Saint-Georges on allait tous les trois aux Folies-Bergère où on rejoignait Michel Simon, qui était toujours au premier rang, en train de mater des culs. Et qui adorait ça. Les danseuses savaient qu'il était là, elles s'exhibaient devant lui, juste pour lui faire plaisir. Il passait le reste de la soirée à parler de ça. Il ne parlait que de ça.

Après, on partait dans les bars, on faisait nos tournées. J'avais une vingtaine d'années, je ne connaissais pas un dixième des films qu'ils avaient faits. J'avais rien à dire mais j'écoutais, je les écoutais. Je ne désirais même pas apprendre, juste être avec eux, s'amuser ensemble, ça me suffisait.

Il y avait la boisson, la nourriture, ça buvait beaucoup, ça mangeait beaucoup. L'alcool rendait Brasseur un peu connaud, ça ne l'empêchait pas d'être d'une fantaisie extraordinaire. Il pouvait être complètement délirant. Un jour, il s'était engueulé avec sa maîtresse, qui était restauratrice. Pour se venger, il est rentré dans son restaurant en plein service, il s'est accroupi au milieu de la salle, il a baissé son pantalon et il a déféqué au milieu des clients. Avant de s'apercevoir qu'il s'était trompé d'adresse ! C'était la façon d'être de ces personnages hors du commun. Jules Berry était de la même nature, lui qu'on était obligé d'attacher à la charrette dans *Les Visiteurs du soir*, parce qu'il ne tenait plus debout tant il était ivre. Ça ne l'empêchait pas d'être exceptionnel.

Michel Simon aussi était un être hors pair, c'était quelqu'un qui avait une peur panique de lui-même. Il faut dire qu'on lui mettait tellement d'histoires sur le dos, les gens fantasmaient tellement sur lui... il n'y a rien de pire. J'ai connu ça moi aussi... le nombre de choses que j'ai soi-disant faites avec tous ces gens que je n'ai jamais rencontrés, dans tous ces endroits où je ne suis jamais allé... Michel était un acteur génial, aussi bien dans le comique que dans le tragique. Il avait commencé avec Vigo, avec Renoir, puis il avait ensuite eu du mal à trouver des personnalités assez fortes pour pouvoir exprimer tout son talent. Quand je l'ai rencontré, il végétait un peu. Il avait une rudesse qui n'épargnait pas grand monde, et surtout pas moi. Il n'était tendre avec personne. Mais être bousculé par un tel personnage était un bonheur. C'était une nature si abondante. Quelles que soient les méchancetés qu'il pouvait dire, son sourire était dans son regard, il y brillait toujours une lueur d'une folle humanité.

Dans le regard de Marcel Dalio, il y avait une tendresse et une douceur infinies. Il s'intéressait dix fois plus à la vie et aux autres que

n'importe qui. Il faut dire qu'il avait longtemps été obligé de faire preuve d'une vigilance extrême pour ce qui l'entourait, de se méfier de tout, en particulier de ce comportement bien français, à la Marcel Aymé, où tu as toujours un type qui derrière ses volets fermés te regarde en se demandant ce que tu fais. Ce côté concierge qui avant, pendant et même après la guerre a coûté la vie à bien des gens. Cette attention de tous les instants qu'il portait aux gens et aux choses, c'est ce qui avait permis à Marcel de survivre et c'était ensuite devenu chez lui une seconde nature.

Plus tard, j'ai connu la même amitié avec Paul Meurisse, qui avait été danseur mondain à la Coupole et qui me racontait qu'il se mettait une banane dans le slip avant d'inviter les femmes à danser.

Puis avec Bernard Blier et Jean Gabin, qui faisaient tout pour m'imposer dans leurs films.

Tous ces hommes étaient un peu comme mes pères et je pense qu'ils retrouvaient en moi une part de leur enfance, une certaine folie qui ne leur était pas étrangère. Ils étaient dans le cinéma, bien sûr, mais c'est pas ça qui m'intéressait. Je voulais seulement être avec eux, ils étaient devenus mes amis, ma famille. Je ne les aimais pas parce qu'ils étaient acteurs, non, mais parce que c'était des êtres magnifiques avec leur vie, leurs débordements, leurs désirs et leurs peurs. Ils me faisaient confiance, et je voulais qu'ils soient fiers de moi. Le cinéma, je m'en foutais, je voulais juste ne pas les décevoir. Même si parfois, ça m'arrivait.

Pendant le tournage de *L'Affaire Dominici* à Sisteron, j'étais un peu sauvage encore, j'avais déraciné un panneau de sens interdit. Gabin m'avait fait la tronche : « Déjà qu'on est mal vu, si en plus tu commences comme ça... »

Avec Jean, j'en ai appris des choses... À table, surtout. Moi qui ai toujours goûté à tout et jamais en petite quantité, là, j'étais servi. Ça commençait vers onze heures le matin, et c'était entrée, poisson, gibier, fromage, dessert. Et tout ça arrosé de bourgogne. Avant de commencer à tourner en tout début d'après-midi.

Jean était un ours, et comme les ours, qui sont myopes, il ne voulait pas voir loin. Parce qu'il connaissait déjà tout. Il avait tout vécu. Il était très pudique. Ce qui l'intéressait, c'était de bien manger. Sur la bouffe, là, il pouvait s'étendre, comme Michel Simon sur le cul. Jean, c'était le Français tel qu'on peut aimer les Français. Avec des couilles de Français. Mais c'était une France différente, c'était la France de Jean Renoir.

Avec Gabin, avec Blier, avec Audiard, les conversations étaient un plaisir tant le verbe était de haute volée. Ils avaient cette chose qui manque tellement aujourd'hui : de la distinction.

Après, il y a eu Jean Carmet. Jean, c'était un baladin. Je l'ai

rencontré au fil des chemins. Avec Jean on avait les mêmes respirations, les mêmes mots. On pouvait rester des heures sans rien se dire et puis la parole revenait, alors c'était le verbe, le flot et la force du verbe. C'était quelqu'un qui n'était jamais pressé quand il était avec des gens qu'il aimait.

Jean a rencontré le Dédé et la Lilette. Les présentations n'ont pas été compliquées, « Le Dédé, la Lilette... le Jeannot » et c'était fait. Dédé a sorti une vieille bouteille en forme de taureau, nous a versé un coup d'eau-de-vie, la Lilette nous a donné une mère de vinaigre, c'était pas la peine d'en dire plus. On venait du même endroit Jean et moi, lui aussi était du rural, il avait eu une autorité paternelle un peu folle, imbibée aussi. Il avait toujours été fasciné par les trains, alors un jour il en a pris un. Il s'est retrouvé à Paris et comme c'était un très bon compagnon de rouge, il a rencontré, comme moi un peu plus tard, des gens avec qui il pouvait se marrer. Avec qui il pouvait vivre et faire la fête. Sans risquer, comme maintenant, de se retrouver avec sa tronche à la une d'un journal parce qu'il avait un peu débordé.

C'était l'époque des Audiard, des Blondin, des Fallet, tous ces anars littéraires à grands coups de gueule, dont le langage respirait l'intelligence. Ils étaient tous passionnés par le cyclisme, c'était, là encore, avant que le cyclisme ne fasse les gros titres uniquement pour parler du dopage.

C'était l'époque où on pouvait encore vivre ses passions, faire de sa passion un art, sans qu'on mette immédiatement en exergue le mauvais côté des choses.

C'était vraiment une autre France.

C'était la France d'avant 1968, celle d'avant la révolution de tous ces petits gars en lutte contre leurs familles bourgeoises d'extrême droite, qui sont ensuite devenus directeurs de rédaction de journaux de gauche et qui, comme les pires des bolcheviques, ont remis au goût du jour la France que dénonçait Marcel Aymé, la France de l'épuration, de la dénonciation, la France du « oui mais », celle où il faut que tout soit propre, cette soi-disant propreté dans laquelle nous sommes tous en train de crever.

**C'EST AUSSI ÇA, LE CINÉMA**

Le jeune Pierre Niney qui reçoit le César du meilleur acteur pour son interprétation d'Yves Saint Laurent remercie la « bienveillance profonde » des votants, « cette bienveillance tellement importante pour jouer », cette « bienveillance nécessaire ».

Depuis quand le cinéma doit-il être bienveillant ?

Le cinéma n'est pas bienveillant, le cinéma ne doit surtout pas être bienveillant.

Le cinéma, ça doit être des dangers, des brûlots, de la dynamite, des pierres brûlantes avec lesquelles on essaie de jongler.

L'art, quel qu'il soit, le vrai, a toujours été le contraire de la bienveillance.

Pour être utile, l'art doit être dangereux.

Comme l'art de ce jeune funambule que j'ai vu s'écraser sous les yeux de son père place Voltaire à Châteauroux quand j'étais jeune.

Les artistes sont tous des gens du cirque.

Et leur art, c'est un cheminement, un cheminement qui commence par une méditation nécessaire parce qu'on sait qu'avec toutes les choses que l'on a à exprimer on va devoir aller, seul, prendre des risques dont on sera seul responsable.

Et si cette démarche doit être humainement intelligente, la bienveillance n'est pas son premier souci. Ce qui la motive, c'est avant tout la vérité.

Le cinéma doit être vrai, c'est-à-dire dangereux.

Les très grands acteurs sont tout ce qu'on veut sauf des gens bienveillants. Je ne crois même pas à la soi-disant sensibilité de l'acteur. Quand ils sont de vrais artistes, les acteurs sont sauvages, ils sont cruels, leur façon d'appréhender les choses est douloureuse et violente.

Et c'est pareil pour les metteurs en scène.

Quand je pense à Michelangelo Antonioni, quand je pense à Marco

Ferreri, à Jean-Luc Godard, à Bertrand Blier, la bienveillance n'est pas vraiment le premier mot qui me vient à l'esprit. Ce sont des gens hors norme, pas forcément sympathiques, et dont le souci premier n'était pas de plaire ou d'être aimables.

Chabrol, avec ses qualités humaines magnifiques, disséquait les milieux bourgeois, leurs névroses, leurs perversités. Ce qu'il n'aurait pas pu faire avec une telle lucidité s'il avait porté un regard bienveillant sur ses contemporains.

Et Buñuel, ce n'est pas en voulant se montrer poli et bien élevé qu'il aurait pu nous décrire la société ou la religion comme il l'a fait.

Tous ces grands cinéastes n'étaient pas des gens qui essayaient de plaire ou d'être prévenants, c'était des gens avec leurs qualités et leurs défauts mais tous fascinés par la nature humaine ou par la société, qu'ils éclairaient d'une certaine lumière, ni douce ni indulgente mais vraie.

Et c'est ce qui permettait au cinéma d'être en avance de quelques années sur son temps, d'être le battement de cœur de la société à venir.

Quand Chaplin sortait *Le Dictateur*, quand Ferreri faisait *La Grande Bouffe* ou Blier *Les Valseuses*, ils montraient la vérité de leur temps.

Même chose avec les grands réalisateurs italiens, Vittorio De Sica, Dino Risi, Mario Monicelli, Luigi Comencini ou Bernardo Bertolucci.

Ils montraient ce qu'ils avaient sous les yeux, et que beaucoup, aveuglés par leurs bons sentiments, ne pouvaient pas voir.

Il est devenu aujourd'hui beaucoup plus difficile d'être, comme eux, au cœur même de l'époque. Non pas parce qu'il y a moins de talents mais parce que l'époque est différente. La société a évolué. Tout change maintenant à une telle vitesse qu'il est devenu extrêmement difficile pour la fiction de saisir et d'annoncer la réalité.

Une réalité qui dépasse toutes les fictions, y compris les plus lucides et les plus tragiques.

Mais rien n'est perdu pour autant.

Certains auteurs et metteurs en scène ont, malgré tout, encore une vision assez forte pour la cerner, cette réalité.

Je pense, par exemple, à Abderrahmane Sissako. Avec *Timbuktu*, il nous raconte simplement l'histoire d'un village aujourd'hui en Mauritanie. Il nous montre une vérité.

Même chose avec Jafar Panahi qui avec *Taxi Téhéran* nous apprend ce qu'est l'Iran aujourd'hui.

Pareil pour Jacques Audiard. *Dheepan* donne à voir le sort d'un migrant, quelques mois avant que le drame de ces réfugiés ne devienne un sujet brûlant.

C'est ce que font depuis toujours les grands auteurs de cinéma. Ils témoignent du monde. Avec simplicité, force, émotion et une

immense lucidité.

Si la société a changé, le cinéma lui aussi a évolué.

Il y a bien sûr toujours eu une animation commerciale dans le cinéma, mais pendant longtemps les poètes et les artistes avaient des gens avec qui ils pouvaient parler, monter des projets.

Il y avait de vrais producteurs, qui allaient chercher de l'argent pour eux comme des artistes en quête de mécènes, je pense par exemple à Serge Silberman, à Jean-Pierre Rassam.

Ensuite ce sont les grosses maisons de production, comme la Gaumont, qui ont occupé le terrain. Quand ça fonctionnait avec d'autres artistes comme Toscan du Plantier, ça allait encore, il y avait de la culture et ça produisait du cinéma. Toscan inscrivait au catalogue Federico Fellini, Akira Kurosawa, Joseph Losey, Satyajit Ray, Andrzej Wajda, Ingmar Bergman.

Aujourd'hui, c'est la télévision qui a le pouvoir.

Et quand un poète se retrouve devant un « décideur », la partie est loin d'être gagnée.

Ce sont des gens qui construisent avant tout des modèles, des cahiers des charges, des programmations. Leur métier n'est pas d'encourager les poètes mais de fabriquer des produits pour leurs chaînes. Maîtriser les contenants et les contenus, comme disait Jean-Marie Messier.

Pour eux, les projets de film se divisent en trois catégories : ce qui peut passer en prime time, et qui est le plus souvent incolore et indolore, ce qui à la limite peut passer à minuit et ce qui ne peut pas passer à la télé.

Et ce qui ne peut pas y passer est censuré d'entrée.

Censuré parce que pas dans le sens du courant.

C'est la même chose que dans les pays communistes pendant la guerre froide.

Les projets auxquels ces chaînes donnent le feu vert aboutissent souvent à de très mauvais films, parce que les créateurs sont obligés de s'aligner, de respecter cette censure s'ils veulent travailler. Il y a de plus en plus de films de commande, donc de moins en moins de metteurs en scène et d'auteurs. Parce que sur un plateau, il faut un patron avec une vision, et quand c'est la télé qui décide, le patron, ce n'est plus le metteur en scène, c'est la télé. C'est la direction quand c'est une chaîne privée, le gouvernement quand c'est une chaîne publique.

Très logiquement, les films qu'ils financent sont moins du cinéma que des films de télé qui passent par le grand écran.

Aujourd'hui je ne sais pas qui recevrait Buñuel ou Ferreri, ils ne trouveraient pas grand monde pour les écouter, encore moins pour monter leurs films.



Il y a encore des artistes heureusement, des individualités trop fortes pour se laisser sagement mettre dans des cases. Guillaume Nicloux, par exemple, qui arrive encore à glisser une certaine étrangeté dans son cinéma, ce qui contraste avec tout ce qu'on voit d'habitude.

À la télé, ce que j'aime, ce sont les séries.

Les séries, ça, ça fonctionne vraiment, parce que c'est, et depuis l'origine, un produit télé.

C'est quelque chose qui est né avec la télé et qui a toujours existé.

C'est un peu l'équivalent des grands romans-feuilletons de la fin du XIX<sup>e</sup>, ceux d'Alexandre Dumas, d'Eugène Sue, de Ponson du Terrail. C'était un genre en soi, différent du roman proprement dit, c'était écrit pour les journaux, les auteurs étaient payés à la ligne.

La fiction télé aussi a commencé avec des feuilletons, il y a eu *Thierry la Fronde*, *Jacquou le Croquant*, *Vidocq*, *Les Dames de la côte*, aujourd'hui on a *The Wire*, *Breaking Bad*, *House of Cards*.

Toutes les chaînes s'y mettent, on est même passé à l'étape suivante, celle d'après la télé, avec les productions de Netflix par exemple, conçues directement pour Internet.

Avec ces séries, les chaînes ont vraiment l'occasion de devenir une fenêtre ouverte sur le monde d'aujourd'hui, d'être le témoin d'une société, d'exprimer une identité culturelle.

Il y a quelques années, avec Josée Dayan, Étienne Mougeotte, Jean-Luc Lagardère, Jean-Pierre Guérin et quelques autres, j'ai travaillé avec les télés pour adapter Dumas, Balzac, Hugo, pour raconter Napoléon.

Ça m'a demandé une énergie folle, parce qu'il fallait déjà négocier avec des gens qui pensaient surtout en terme de rentabilité.

À Cannes, au MIP TV, j'ai rencontré les patrons de chaînes du monde entier, j'ai fait des deals avec eux, *Le Comte de Monte-Cristo* a été acheté un peu partout, aux États-Unis, sur les chaînes Bravo et ABC il a eu une audience record. J'ai eu plus de mal avec la BBC, qui ne voyait pas d'un très bon œil des Français arriver sur ce qu'ils considéraient comme leur terrain. J'ai fini par leur céder gratuitement les droits de diffusion de *Monte-Cristo* en leur faisant promettre de s'engager sur la production de *Napoléon* s'ils faisaient plus de vingt-cinq pour cent d'audience. Ils n'ont pas été très loyaux sur le coup, ils ont découpé chaque épisode en deux parties et les ont diffusées à dix-huit heures, l'heure la plus difficile. Malgré cela, ils ont fait quatre fois plus d'audience que d'habitude sur ce créneau. Ils ne l'ont jamais reconnu.

Pour *Napoléon*, j'ai réussi à trouver quatre milliards de lires auprès de la télé italienne. Je suis retourné en Hongrie où j'avais tourné *Cyrano*, j'y ai rencontré le ministre de la Défense, j'ai vu Viktor Orbán

qui était encore fréquentable. C'était avant qu'il ne construise des murs pour empêcher les migrants d'entrer. Il adorait le foot et pour l'approcher je lui apportai le maillot de Zidane. J'ai eu des discussions avec lui, avec tous les officiels pour qu'ils nous donnent l'autorisation de tourner dans les camps d'entraînement de l'Otan. Ils ont mis à notre disposition mille deux cents hommes de troupe et deux cent cinquante cavaliers pendant plus d'un mois. On a ainsi pu reconstituer cinq des grandes batailles de Napoléon.

Quelle chose de l'identité française est passé dans le monde entier grâce à ces films et j'en suis très heureux.

En voyage officiel en Chine, Lionel Jospin avait emporté une copie de *Monte-Cristo*. J'y suis allé moi aussi, j'ai rencontré des jeunes cinéastes pleins de talent, comme Zhang Yimou, je leur ai apporté le *Balzac* que j'avais fait avec Josée Dayan, tous ces films ont ensuite été diffusés là-bas plusieurs fois à la télé.

C'est vraiment le bon côté de l'évolution de la télé et du cinéma, cette possibilité que la mondialisation lui donne de faire partager au monde entier une identité culturelle.

C'est une formidable ouverture sur le monde. Une façon pour chaque pays d'exister partout.

Encore faut-il que ces pays encouragent leurs cinéastes à s'exprimer, à témoigner de leur culture, de leur société.

C'est quelque chose d'essentiel, la vraie raison d'être de toutes ces images qui déferlent partout.

Mais pour que cela puisse continuer à exister, il faut vraiment se battre au sein même des cinématographies nationales pour donner de la place à ses propres cinéastes, les aimer plutôt que de se laisser envahir par les produits calibrés mondialisés.

Quatre-vingt-dix-sept pour cent des films qui aujourd'hui vont dans le monde sont de langue anglaise. Il y a dix stars mondiales, ce sont tous des Américains. Devant leurs films à effets spéciaux qui ressemblent plus à des jouets qu'à du cinéma, le reste du monde peine à exister. Et ils s'y entendent pour souvent mêler habilement propagande et cinéma, leur vision des choses l'emportant sur la vérité.

C'est pour ça que les grands festivals, comme Cannes, comme Venise ou Berlin, sont indispensables. Quand on y présente un grand film, on y ressent une vérité, une émotion, qui est le témoignage ultime d'une culture, d'un pays, d'une identité. Avec Ozu ou Kurosawa, on touche l'âme du Japon.

C'est la même chose aujourd'hui avec beaucoup de films qui viennent des anciens pays de l'Est ou de la Chine, par exemple, avec quelqu'un comme Jia Zhang-ke qui transmet parfaitement ce qu'est ce

pays, qui n'a pas fini de nous surprendre.

Renoir, Truffaut ou Pialat ne faisaient rien d'autre que de témoigner d'un certain esprit français, que ce soit à travers des films complexes, historiques, ou de simples histoires d'amour d'où jaillissait une vérité bouleversante. Le « T'as de beaux yeux, tu sais » de Prévert, dit par Gabin, filmé par Carné, c'était à la fois la vérité de l'époque, de la France, et une émotion universelle.

François Truffaut, avant de le connaître, je le prenais pour un petit-bourgeois. J'avais un peu de mal avec certains de ses films parce que je ne connaissais presque rien du cinéma. Puis j'ai vu *L'Enfant sauvage*, là, je me suis dit tiens..., et quand je l'ai rencontré, c'est devenu une évidence. Il était tout le contraire de ce que j'avais pu imaginer. C'était un vivant, un grand aventurier, avec des histoires d'amour folles, que Chabrol m'a confirmées plus tard. Il entourait ça d'une élégance et d'une vraie discrétion, mais dans le fond, il est toujours resté le gamin des rues qu'il avait été. Il ressentait intuitivement le monde, les choses et les gens, et cette vérité était dans son cinéma.

Maurice Pialat, c'était la même chose. On avait parfois du mal à l'entendre et à le comprendre, Maurice, comme tous les gens qui rayonnent, qui ont une immense générosité et une immense humanité. Il passait son temps à mettre en question l'honnêteté des gens qui font ce métier. Il était monstrueusement humain, Maurice. Donc il aimait monstrueusement. Et il provoquait monstrueusement aussi. Là, on est loin de la bienveillance.

Beaucoup de cinéastes ont aussi été de grands peintres, comme Kurosawa ou Fellini, dont les dessins préparatoires, ce qu'on appelle maintenant des story-boards, sont de véritables œuvres d'art. Maurice amenait la peinture dans le cinéma, comme François Truffaut amenait la littérature et la vie, ou Jean-Paul Rappeneau la musique et son rythme.

Même si Jean-Luc Godard peut avoir quelque chose d'un peintre, avec un film comme *Passion*, par exemple, que je trouve formidable par son sens du cadre, c'est davantage pour moi un professeur qui tente d'enseigner avec la philosophie des autres.

Contrairement à Godard, les grands artistes n'éprouvent pas le besoin d'expliquer à tout prix les choses, ils se contentent de les montrer dans toute leur vérité.

Ce sont longtemps les peintres qui ont été les témoins d'une époque, d'une société, d'une culture. Dans chacune de leurs œuvres, ils manifestaient une façon particulière de voir et de prendre le monde. En prenant souvent les plus grands risques. Comme Gustave Courbet, dont les toiles ont été confisquées par le gouvernement après la Commune et qui a été contraint à l'exil.

Aujourd'hui, les peintres ont les mêmes problèmes que les metteurs

en scène vis-à-vis des producteurs.

Depuis toujours, les artistes ont été faits par des mécènes. Les grandes familles d'Espagne, de Venise ou de Florence supportaient les mauvais penchants, la criminalité, la voyoucratie de leurs protégés. Le Caravage, Goya, Rodin, beaucoup parmi les plus grands étaient de vrais personnages, des gens torturés, troublés et troublants. Des passionnés aux passions souvent assassines.

Aujourd'hui, ce qui nous tue, c'est l'ignorance.

Les nouveaux mécènes manquent profondément de curiosité, de générosité, de culture. Après avoir gagné beaucoup d'argent en volant beaucoup d'âmes, ils ont perdu la leur et veulent s'en acheter une toute neuve. Ils ont les moyens, bien sûr, mais c'est pas avec du pognon qu'on peut s'acheter une âme. Ils ont beau s'offrir de prestigieuses maisons de vente, fabriquer artificiellement des artistes qui ne valent rien, le temps fera la part des choses. Vis-à-vis des artistes, les innocents n'ont jamais les mains pleines.

J'aime acheter des œuvres d'art mais j'ai rien d'un collectionneur. Je n'aime pas un mouvement en particulier, j'ai juste des coups de foudre successifs que je ne peux même pas expliquer.

Et d'ailleurs pourquoi vouloir les expliquer ?

Je ne vais pas essayer d'expliquer ce que sont les tableaux d'Odilon Redon et pourquoi ils me touchent. Ou les sanguines de Rodin, les mobiles de Calder, les sculptures de Germaine Richier. Je ne suis pas Godard.

Je garde mes tableaux près de moi, je ne les accroche jamais aux murs pour ne pas les enfermer dans un espace, pour les laisser libres, libres d'exprimer tout ce qu'ils peuvent exprimer.

Je les empile, de temps en temps j'en sors un, un qui demande à sortir, je l'installe puis quand il veut repartir, je le remets dans la pile.

Je me suis séparé de certains, je sais que tous ne sont que de passage, tout cela est très libre, très joyeux. J'aime les avoir pour avoir la chance de vivre un moment à côté de quelque chose qui parle à ce que l'on a de plus beau en soi.

Il n'y a rien de calculé là-dedans, rien de prémédité, je ne rentabilise rien.

Je trouve qu'il n'y a rien de plus triste que les gens qui préméditent. C'est comme les scénaristes qui prévoient leurs effets. Ou les écrivains qui écrivent en fonction du goût du jour, de ce que les gens ont envie d'acheter.

Il y en a un quand même que je mets à part chez les écrivains, c'est Michel Houellebecq. Lui, j'aime beaucoup ses romans parce qu'ils sont le miroir exact de notre société. Il montre simplement ce qui appartient à notre époque. Il n'y a aucune provocation gratuite chez

lui. Il y a seulement une immense lucidité intelligente. C'est sans mensonge. C'est formidable. Houellebecq, c'est un dandy, un sacrifié, d'une certaine façon, comme Beethoven était un sacrifié. Il ne cherche pas à plaire, il ne cherche pas à déplaire non plus. Il fait son boulot. C'est un artiste, quelqu'un qui ne fait pas partie des bienveillants. Un être à part.

Comme l'était Marguerite Duras que j'aimais tant, cette femme qui a réussi à faire parler les silences. Beaucoup de ceux qu'on nous présente comme des écrivains extraordinaires n'ont pas de chair. Marguerite, elle, avait une chair, une chair inouïe, inquiète. C'était une terrienne, beaucoup plus terre à terre et manipulatrice que ceux qui l'encensaient. Elle aussi était monstrueuse, comme Picasso pouvait être monstrueux. Ou Simenon. Comme tous les grands, les vrais poètes sont monstrueux.

La poésie, c'est une façon de vivre.

Un poète, c'est quelqu'un qui ose aller au bout de ce qu'il est, même si c'est difficile. Qui n'a pas d'inhibitions, qui se fout du troupeau, qui se fout d'être bienveillant ou pas. Au risque de blesser ceux qu'il aime, de choquer tout le monde, un poète reste intact. C'est pour ça qu'il est toujours monstrueux.

Marguerite était un poète.

Céline aussi était un monstre. Il est le seul à donner une telle vie à la ponctuation. J'ai toujours été très attentif à la ponctuation. Dans la vie, on met rarement des points. Il n'y a que les cons qui en mettent des points. Ceux qui ont des avis définitifs, tranchés. Les mecs qui se sentent investis d'une mission.

Que ce soit dans la littérature, l'art, le cinéma, j'ai l'impression que l'artiste ou le poète sont en train de perdre du terrain. On y trouve de plus en plus de calcul, de moins en moins de vérité.

C'est vrai qu'avec des gens comme Truffaut, Pialat, Bertolucci, Monicelli, j'ai connu une autre époque. Je ne m'en rendais pas compte quand je la vivais, je ne l'aimais pas particulièrement, mais maintenant je réalise combien elle pouvait être intéressante. Par bien des côtés, le cinéma était encore un art mineur, avec toute l'insouciance que cela suppose. Il n'y avait pas ce pouvoir omniprésent de l'argent et de la rentabilité, on essayait simplement d'être le plus honnête possible.

Je sais qu'il ne faudrait pas parler comme ça du cinéma. Après tout, le cinéma, c'est le cinéma, il n'y a que l'émotion et les gens qui comptent pour moi. Et je ne vais pas dire que je n'aime pas les gens du cinéma. C'est comme si je disais que je n'aime pas quelqu'un parce qu'il est musulman ou juif. Les gens ne sont pas *que* musulmans ou *que* juifs, ils sont aussi autre chose. À moins d'être cinglés, ils ne te parlent pas *que* de leur religion, ils ne t'imposent pas un discours ou une façon

de penser. Mais malheureusement, le cinéma, et tout ce qui va avec, le marché, les médias, l'industrie, tous ces bons esprits t'obligent souvent à voir les choses à leur manière, ou bien à te barrer. La discussion devient difficile avec eux, il n'y a même plus de conversation.

En regardant cette cérémonie des César, en reniflant les relents de « bienveillance » et d'hypocrisie qui s'en échappaient, je me disais qu'un artiste doit être vraiment costaud aujourd'hui pour survivre à tout ça.

Ou vraiment innocent.

Il y a encore des gens honnêtes, purs, des gens de talent, mais aujourd'hui ils doivent lutter pour ne pas être étouffés. On leur fait peur tout de suite.

À la fin des années quatre-vingt, je suis allé à Calcutta avec Toscan pour rencontrer Satyajit Ray. La ville déjà, c'était quelque chose, avec toutes ces eaux, toutes ces pourritures, la vérité de la vie et de la mort mélangées. Là-bas, les morts sourient. On est montés au dernier étage d'un immeuble à moitié démoli, on est arrivés dans une pièce avec des livres partout, et Satyajit nous a accueillis. Quand on rencontre des gens comme ça, c'est le cinéma qu'on rencontre. C'était un homme extrêmement distingué, élégant et fin, d'une vivacité incroyable. Il avait été l'assistant de Renoir. C'est lui qui a eu l'idée d'*ET*. Il a adapté un récit qu'il a écrit dans les années soixante, *L'Ami de Bankubabu*, l'histoire d'un extra-terrestre qui sympathise avec un enfant, alors qu'à l'époque, tous les extra-terrestres étaient représentés comme menaçants. Le scénario s'est finalement perdu dans les tiroirs de la Columbia et quelques années plus tard, *ET* est sorti avec le succès que l'on sait. On ne l'a jamais prévenu de la mise en chantier du projet, il n'a touché aucun droit. C'est Satyajit qui m'a raconté ça, en me montrant son livre, que j'ai lu ensuite et dans lequel on trouve effectivement la plupart des éléments qui, plus tard, ont fait le succès d'*ET*. Déjà à cette époque, plus personne ne voulait le financer. Pas assez vendeur. Avec Toscan on a donc produit tous les deux ses derniers films. On pouvait encore trouver des combines à l'époque, des gens qui nous suivaient, aujourd'hui je pense que ce serait impossible. Je suis souvent allé le voir ensuite, j'étais sur le tournage des *Branches de l'arbre*, sa formidable adaptation du *Roi Lear*. Nous sommes devenus très liés. La première fois où il m'a parlé de ce qui allait être son dernier film, *Le Visiteur*, il m'a simplement dit : « C'est l'histoire d'un homme qui quitte l'Inde, qui revient des années après dans sa famille et leur dit : "Dieu n'existe pas." » C'était magnifique. Surtout dans ce pays où les divinités sont omniprésentes. En 1992, j'ai convaincu Michael Barker, le patron de Sony Pictures Classics, de diffuser les films de Satyajit aux États-Unis. Il a organisé une rétrospective qui a connu un énorme succès. Suite à quoi, Satyajit a reçu un Oscar pour

l'ensemble de son œuvre.

Fellini avait le même problème, il n'arrivait plus à la fin à monter ses films. Je déjeunais souvent avec lui et Marcello Mastroianni. Il avait les pires soucis avec ses financiers, qui s'étripaient sur la répartition des droits, ce qui l'empêchait d'avancer. Il me disait : « Je vais mourir, je suis prêt à faire mon film et je ne peux pas le faire. » Et pourtant Fellini emmenait mieux que personne le cinéma dans ce que doit être le cinéma. Au-delà d'une réflexion culturelle, politique ou sociale, il t'incitait à ne pas oublier ton enfance, ton innocence. C'était un homme de soixante-dix ans qui te faisait revivre certaines émotions que tu ressentais quand tu avais six ans. C'était sa seule préoccupation, ce retour aux rêves de l'enfance, à leur beauté, à leur cruauté aussi. Il ne voulait pas remettre la terre d'aplomb, non, il ne voulait pas être bienveillant, il ne se sentait pas d'autre mission que de te ramener aux rapports que toi, enfant, tu avais avec le cosmos. C'est aussi ça, le cinéma.

# **UN MONDE POLITIQUE**



Les hommes de pouvoir n'ont peur de rien.  
Ou plutôt si.  
La seule chose qui leur fait peur, c'est l'honnêteté.  
C'est ce qui leur donne ce côté monstrueux.  
Parce qu'ils sont obligés d'être monstrueux.  
Si on ne l'est pas, le pouvoir, c'est quelque chose d'impossible à supporter.

Il n'y a jamais beaucoup d'harmonie chez ceux qui aiment le pouvoir.

Il suffit de relire Shakespeare. Ou Peter Handke.

La folie du pouvoir, elle existe depuis toujours.

Déjà Gilles de Rais. Chevalier et seigneur de Champtocé-sur-Loire, maréchal de France à vingt-quatre ans, héros national, amoureux fou de Jeanne d'Arc et meurtrier de cent quarante enfants innocents.

Cramé par le pouvoir.

Il y a un texte magnifique d'Hugo Claus, *Gilles et la nuit*, qui raconte cet enfer.

Même le mec le plus normal et le plus honnête du monde, le pouvoir le conduit directement à la folie.

Je n'ai jamais rencontré un homme de pouvoir honnête, jamais.

Quand je dis homme de pouvoir, je parle de ceux qui prétendent des choses, qui prétendent prendre notre vie en main, faire notre bien, nous diriger. Tous ceux qui essaient de nous faire croire que les poules pissent.

Le pouvoir, c'est ce qui tue l'innocence.

Partout et depuis toujours.

Il suffit de regarder l'histoire de France.

Une histoire qui n'a rien de très glorieux.

L'histoire d'hommes de pouvoir soi-disant éclairés qui montrent la voie à des innocents.

Des innocents qui ne voient pas le mal et qui deviennent les martyrs de ceux qui les ont menés au front.

C'est aussi ça la République française.

Il ne faut jamais oublier qu'elle a commencé, cette République, avec les pires des intégristes, les Robespierre, les Saint-Just, les Fouquier-Tinville. Pas des intégristes religieux, des intégristes politiques, ceux-là. Nos grands hommes. Trois cents ans après l'Inquisition, ce sont des politiques qui se sont mis à faire des bûchers et à couper des têtes en guise de bienvenue à la République.

Après un tel baptême de sang, il ne faut pas s'étonner du reste.

De la façon, par exemple, dont on s'est conduit, nous, Français, dans le Maghreb ou en Afrique subsaharienne.

Qui se souvient de la mission Voulet-Chanoine, ces deux officiers français qui, lors de la conquête du Tchad, ont commis des massacres tellement ignobles qu'on a dû envoyer l'armée pour les arrêter ?

Et l'Indochine ? Et l'Algérie ?

À peine sorti de la Seconde Guerre mondiale, on s'est retrouvé à faire des choses aussi abominables que ce que les nazis nous ont fait supporter.

Il a fallu vingt-sept mille morts du côté français et des dizaines de milliers de jeunes qui en sont revenus complètement déboussolés avant de comprendre qu'il fallait laisser l'Algérie aux Algériens.

Je ne parle même pas de la torture, André Mandouze en a très bien parlé.

Ce qu'a fait le gouvernement français là-bas est honteux.

On s'est vraiment comporté comme des ordures.

C'est pour ça que je mets les Guy Mollet et autres René Coty dans le même sac que Staline ou Hitler. L'esprit était différent mais le résultat est de même nature. L'innocence sacrifiée au profit du pouvoir.

L'hypocrisie en plus, pour ce qui nous concerne.

Une petite touche personnelle, ça, l'hypocrisie, bien caractéristique de nos hommes de pouvoir.

Il suffit de relire Marcel Aymé, *Uranus* par exemple, pour bien la sentir cette petitesse de l'être de ceux qui ont le pouvoir.

Tout y est.

Il y a beaucoup de Marcel Aymé dans le Français.

La preuve, c'est qu'on ne parle jamais de lui.

Le Français a peur de lui parce qu'il a peur de l'image qu'il lui renvoie.

Quand j'entends dire aujourd'hui que les Algériens, ici ou là-bas, ne sont pas assez reconnaissants envers nous, je trouve ça honteux.

On a occupé ce pays pendant près de cent cinquante ans sans jamais prendre le soin d'éduquer ou de soigner ses habitants.

On était les rois, des petits rois sans aucune grandeur.

On m'a reproché mon amitié avec Castro, mais Castro lui, au moins, il a su nourrir son peuple, il leur a donné des hôpitaux, une instruction, une culture. Ce qui est quand même la base, le minimum du respect de soi. Il a aussi aidé à alphabétiser l'Afrique, il a lutté pour que les États se libèrent de leurs colonisateurs sans pour autant tomber sous l'influence américaine.

On peut difficilement dire la même chose de nos gouvernements français, qui eux ont passé leur temps à piller l'Afrique.

Quand Mandela a été libéré, son premier voyage, ça a été à Cuba. Pour remercier Castro d'avoir financé sa lutte, d'avoir formé des médecins, d'avoir aidé depuis le début les organisations africaines qui luttait contre l'apartheid.

Alors les leçons de morale de nos hommes de pouvoir, tu vois ce que j'en fais...

Le pouvoir et l'hypocrisie qui va avec, c'est une saloperie.

Et nous sommes en train de crever de cette saloperie.

La France aujourd'hui, on en parle plus. Je le vois bien quand je suis à l'étranger. Elle ne résonne plus, elle n'existe plus.

Si on n'y prend pas garde, elle va bientôt finir par devenir une sorte de grand parc d'attractions, un Disneyland pour les étrangers. On risque tous de finir comme des abrutis avec nos bérets, on fera du vin et du fromage qui pue devant les touristes, on viendra nous tirer les cheveux et la moustache, on viendra respirer les odeurs du Français.

Il y a, bien sûr, les idéaux français, qui ont fait le tour du monde.

Mais si on les regarde de près... La liberté, il n'y en a plus. On nous la prend. Les gens sont manipulés, fliqués, on sait tout d'eux.

L'égalité, ça, je n'en parle même pas, ça a toujours été une utopie.

La fraternité, ça j'y crois encore un peu, je pense que ça peut exister parce que je crois que l'homme est foncièrement bon.

Même si à cause de l'esprit politique il devient chaque jour un peu plus con.

Je parle là de la masse, qui finit par faire peur, tant on lui fait peur à longueur de temps. Mais l'individu, lui, comme toujours, reste impeccable. Et il a bien du mérite quand on voit le monde dans lequel il se débat.

En France je ne vois presque plus que des gens harassés. Des gens cernés.

En ville, surtout, parce qu'à la campagne on ne le voit presque plus, le Français.

Là, c'est vraiment la misère et les gens l'ont dans la tête, dans le regard, cette misère. Ils n'arrivent même plus à en parler, ils ne peuvent plus que supporter.

Pourtant, ce sont des gens honnêtes, des gens qui croient en

certaines valeurs. Mais des valeurs qui, hélas, ici sont en train de disparaître.

Quand je me balade, je regarde dans les campagnes les types qui récoltent, qui se donnent du mal sous la chaleur et je ne peux pas m'empêcher de me dire que quand ils seront morts, cette terre sur laquelle ils se sont fait chier à faire pousser des légumes, cette terre à laquelle ils pensaient pour leurs enfants ou leurs petits-enfants, qui auraient pu prendre la succession, on aura bientôt à la place un parking de supermarché. Autant dire qu'il n'y aura plus rien.

Pareil quand je suis dans les agglomérations des villes, j'y pense, aux terres qui étaient là avant, à ceux qui en prenaient soin. À Châteauroux, quand je suis né, il y avait des champs autour de la ville, où on labourait, on faisait encore la moisson avec des voitures à cheval, il y avait des journaliers, ces gens qui donnaient leur journée contre le manger et le coucher, tout ça n'existe plus. C'est normal, le monde change et c'est tant mieux.

Mais quand même, je suis heureux quand j'arrive dans une région où cet esprit vit encore, en Chine, par exemple, au nord de Sichuan, là où il y a encore des champs entiers cultivés par des hommes. Sur des kilomètres et des kilomètres tu ne vois pas un seul tracteur.

En tournant *Saint-Amour* de Benoît Delépine et Gustave Kervern avec Benoît Poelvoorde, où je joue le rôle d'un paysan, j'ai bien vu comment ça se passait ici. On a commencé au Salon de l'agriculture à Paris. Et puis après on est allé voir les agriculteurs chez eux, sur leurs terres, et là, ça n'a rien à voir avec tous les gros qui sont au Salon, qui pour la plupart savent jouer des subventions.

Là, dans les campagnes, j'ai vu des gens vraiment perdus, des gens qui, entre Bruxelles, la mondialisation, les mutuelles agricoles, ne savent plus du tout où ils en sont.

Il y a de plus en plus de règles, de plus en plus de normes, de plus en plus de décisions venues des hommes de pouvoir et toutes ces choses les empêchent de faire ce qu'ils savent faire sagement, sagement et honnêtement.

Ils ne savent plus quoi faire de leurs terres, de leurs bêtes.

Pendant le tournage, j'ai rencontré un éleveur qui souffrait d'une hernie épouvantable. Il fallait qu'il se soigne, qu'il se fasse opérer, sinon il allait en crever. Je lui ai demandé ce qu'il attendait, il m'a répondu qu'il ne trouvait personne à qui confier ses bêtes. J'ai écrit à sa caisse agricole en leur disant ce que je pensais d'eux, qu'ils encaissaient l'argent, mais qu'ils étaient incapables de prendre soin d'un mec qui allait peut-être y passer, incapables de lui trouver quelqu'un de confiance pour le remplacer.

Mais bon, un innocent qui crève, qui s'en soucie ? Certainement pas ceux qui ont le pouvoir. Ce n'est pas ça qui empêchera le directeur de

la caisse de nous donner des leçons de morale.

Résultat, les gens ne disent plus rien. On est dans un pays muet. On les désespère tellement, on leur fait tellement peur, on les abrutit tellement à force de conneries qu'on a fini par leur couper la parole, ce qui, pour moi, est la pire des violences.

Je parle comme un ignorant, je ne dis que ce que je vois... mais c'est vrai que tous ces politiques, tous ces communicants sont tellement malins qu'on est forcément ignorants devant leurs méthodes.

Et de toute façon, à la fin, ils auront toujours raison.

Et ce seront les innocents qui paieront.

Comment transmettre quoi que ce soit à ces enfants dans un monde pareil ? Comment les parents peuvent-ils encore être des modèles, puisque les valeurs de ces modèles n'existent plus, qu'ils sont sans cesse matraqués, humiliés ? Que les gens ne puissent pas élever leurs enfants comme ils le voudraient à cause d'une politique et d'une société qui les désespèrent, moi, ça me fait un mal fou.

Je ne parle même pas des chômeurs. Eux, c'est simple, ici, ils n'ont même plus d'identité, ils n'ont plus rien. Et on voudrait qu'ils croient encore à la politique ? Mais les ravages de la politique, ils sont en eux tous les jours.

Et on voit les résultats.

Quand une société ne te donne plus les moyens d'avoir un boulot qui t'ouvre l'esprit, quand tu rentres le soir à la maison et que tu retrouves ta femme avec ses problèmes à elle, tes enfants avec leurs problèmes à eux, ta télé qui t'abrutit en te parlant d'autres problèmes encore, qui ne sont pourtant pas les tiens, tout ça est tellement désordonné que tu finis par ne plus savoir du tout où tu en es.

Quand tu es jeune, ça peut encore tenir à peu près, tu as l'énergie, mais dès que les enfants se barrent, tu vieillis très vite, et là, c'est la boisson, la dépression, les antidépresseurs et à la fin l'explosion.

Tu abduques.

Souvent, ça finit en fait divers.

Des suicides, il y en a partout, et pas seulement chez ceux qui se mettent une balle dans la tête.

Et même chez les jeunes, j'en vois qui vivent dans la rue, qui ont à peine plus de vingt ans, ils sont en dehors de tout, ils ne sont même plus conscients des choses. Tu les regardes, tu vois leur tête changer, et en deux ans ils sont morts. Ce ne sont que des anecdotes catastrophiques car c'est catastrophique d'être dans cet état-là. C'est une cruauté sans bourreau, ou avec l'alcool et la drogue pour seuls bourreaux.

On les a abandonnés, et ils s'abandonnent à leur tour.

La voilà notre société.

Faut pas être fragile, je te le dis.

On n'est plus dans Zola, on n'est plus dans cette misère-là, ici en Europe, on n'est même plus dans le prolétariat, on est entré dans une espèce de nouvelle chose qu'on appelle la mondialisation, où on arrive à crever la dalle tout autant. Cette mondialisation, il faudrait déjà que les hommes politiques la comprennent. Ils en parlent, mais on sent bien qu'elle les a pris de vitesse, qu'ils ont vingt ans de retard sur elle. Que ce soit sur les emplois, l'immigration, l'industrie, ils essaient d'agir comme si rien n'avait bougé depuis vingt ans et ils nous font croire qu'avec une politique nationale on peut s'en sortir.

Mais ce n'est pas avec ça qu'on peut s'en sortir.

On ne peut au contraire s'en sortir qu'en commençant par se laver de tout ça.

On n'a pas besoin de l'esprit politique.

L'ouvrier, le paysan n'ont pas besoin d'une organisation, d'un syndicat. Pour se protéger de quoi ?

On peut très bien résister seul, ça va.

Tout est possible, encore faut-il l'admettre. C'est l'esprit qui dirige.

Les politiques, il n'y a vraiment rien à attendre d'eux, il y a simplement à vivre les choses qui nous arrivent et à se démerder seul pour essayer de les vivre au mieux.

Il n'y a pas de morale politique, ça n'existe pas.

Et je suis persuadé que c'est de ces gens-là que viendra un jour la grande connerie, ce sont eux qui nous la préparent, cette superbe connerie à venir.

De toute façon comment tu veux qu'ils tiennent un programme, quel qu'il soit, dans un monde où il y a tant de différences ? Entre un riche et un pauvre, entre un paysan et un citoyen, entre le Nord et le Sud ?

Ça aussi, c'est le drame. Toute cette diversité humaine et naturelle, ils la traitent en bloc. Ils veulent que tout le monde se conforme aux mêmes choses, ils nous balancent des règles et des lois à n'en plus finir, comme s'ils ne comprenaient pas ou ne supportaient pas que chacun soit différent.

Mais dans le fond, ils savent bien qu'ils ne peuvent pas changer grand-chose alors ils se contentent de jouer un rôle, le rôle des mecs investis par une mission, pétris de certitudes.

Mais ce n'est qu'un rôle.

Et quand ce n'est pas un rôle, c'est plus dangereux encore.

Il a fallu qu'une image bouleverse le monde, celle d'un petit enfant sur une plage, comme sorti du ventre de la mer, pour qu'ils daignent enfin s'intéresser au problème des migrants, qui existe pourtant depuis des années. À une autre époque, les migrants s'appelaient Albert Einstein, Stefan Zweig, Billy Wilder, qui, eux, fuyaient le nazisme, alors que d'autres juifs restaient en Allemagne. À l'époque aussi, on ne s'intéressait guère à eux. Encore des innocents, victimes de la politique

et du pouvoir.

Comment veux-tu après ça que les gens ne se sentent pas abandonnés, plus qu'abandonnés même, pris pour des cons.

C'est ce que j'entends en tout cas, ce qu'ils me disent ici à longueur de journée.

Ce qui me touche le plus, c'est ce désarroi profond que je ressens, un mélange de douleur et d'incompréhension.

On sent que les gens sont perdus, qu'ils sont sans solution.

C'est un désarroi tellement profond qu'ils sont même maintenant de plus en plus nombreux à vouloir voter Le Pen, c'est-à-dire à retourner en arrière, à se jeter dans les bras d'une ignorance, par lassitude d'une autre ignorance.

Si on me demande comment je définis l'esprit politique, je répondrais que c'est ce qui nous empêche véritablement de comprendre.

De comprendre et de ressentir.

C'est ce qui nous éloigne de l'essentiel, parce que justement, quand on atteint l'essentiel, on n'a plus besoin d'eux.

Si l'individu peut s'en sortir, c'est certainement pas grâce à une politique, quelle que soit cette politique.

On ne peut s'en sortir qu'avec ses passions, avec de l'amour, commencer, déjà, par faire la paix avec ses voisins, même s'ils sont différents de nous, ce qui est une chose toute simple, mais une très grande chose.

Même si de nos jours s'aimer devient difficile, tant partout on est entouré d'ondes négatives.

C'est ce qu'on appelle le règne de l'information.

Quand on regarde toutes ces chaînes d'information en boucle, c'est terrible. Ces informations qui débarquent en permanence sur les écrans, on dirait une armée conquérante dans un roman de science-fiction.

C'est le monde de Van Vogt, d'Orwell.

Et tout ça pour montrer quoi ?

La destruction, le mensonge et la violence, encore et toujours.

On profite de la moindre guerre pour nous la balancer en direct.

Et il y a toujours les mêmes mecs, les journalistes avec leurs caméras ou les soi-disant nouveaux philosophes qui sont là avec leurs chemises blanches à évoluer comme des parasites dans les ruines, au milieu des âmes déchirées.

Avec, en plus, cette manie qui nous vient de l'Amérique, de publier en première page des photos de cadavres sans aucun respect pour celui qui est mort.

C'est déjà ce que se demandait saint Augustin à propos de la comédie : qu'est-ce qu'il y a de si ravissant à montrer la souffrance de

l'autre ?

Et ces violences sont d'autant plus violentes qu'on nous les montre sans arrêt.

C'est à flot continu, ce qui à force tue toute idée de trouver une solution à nos problèmes.

Comment peut-on encore aimer après ça ?

On vit dans un monde qui n'est plus fait pour l'amour.

On est loin du temps où des gens comme François Mauriac chroniquait la politique et la société. Là, c'était respectueux parce que c'était fait avec talent, c'est-à-dire que c'était à la fois vrai et violent mais jamais vulgaire. Il y avait une certaine distinction.

Aujourd'hui on en est aux réseaux sociaux. C'est une autre époque. C'est sans doute très bien mais c'est pas ça qui va aider qui que ce soit à rester humain. C'est encore une chose qui est là pour nous prendre du temps, pour nous prendre de la vie, un temps et une vie que moi je n'ai pas envie de leur donner.

Mais qu'est-ce que tu veux. Je ne vais pas aller contre.

Comment je pourrais aller contre ça, de toute façon ?

Non, vraiment, je ne vois qu'une solution à tout ça, c'est de tourner le bouton, de tout éteindre. La télé, la radio, l'ordinateur.

Et d'aller à la rencontre de gens qui essaient de vivre vraiment.

Je crois que ce qui me fatigue le plus aujourd'hui, c'est de comprendre tout ce que j'entends à la radio, tout ce que je lis dans les journaux, tout ce que je vois à la télé. Et ce qui me repose vraiment, c'est d'aller me promener dans des pays où je ne comprends pas la langue.

J'aime entendre la langue de Racine, celle de Corneille, d'Hugo, celle d'Audiard même, mais entendre cette cacophonie permanente du pouvoir, des politiques et des médias, c'est au-dessus de mes forces.

Changer de trottoir pour éviter les cons, j'ai toujours fait ça.

La seule différence, c'est qu'il y a de plus en plus de cons, alors je suis obligé d'aller de plus en plus loin.

Enfin, quand je dis des cons... je parle de ceux qui prétendent des choses, qui prétendent prendre votre vie en main, vous informer, faire votre bien, diriger.

Je parle de ces masses-là, pas des individus.

Je ne m'épargne pas, moi-même, j'ai été le con de beaucoup.

Et j'aime bien ça, être le con de beaucoup, et surtout des cons.

Être le con d'un con, c'est formidable.

Aujourd'hui, je m'efforce d'être ailleurs.

Au Kazakhstan, par exemple, un pays qui est grand comme quatre fois la France et qui est quatre fois moins peuplé, où les habitants sont des nomades qui n'ont pas besoin de maison pour se sentir chez eux sur cette terre, cette nature, qu'ils portent dans leur



sang.

Ou dans les fermes de Saransk, là où on laboure encore le sol, où la micro-diversité est respectée, où, comme on cultive sans chimie, il y a encore des papillons et des nénuphars dans les rivières.

Là, il n'y a aucune pollution, d'aucune sorte. On y rencontre des gens propres, qui ne sont pas contaminés par toute cette merde quotidienne que les hommes de pouvoir déversent sur nos vies ici en Occident.

Après, ce qu'on dit sur mon compte... Je sais ce que je quitte, je sais ce que je trouve, je sais que je suis un être qui respecte les autres et qui aime vivre et partager. Et c'est la seule chose qui compte pour moi.

**CE QUI ME TIENT EN VIE**

Je me sens de plus en plus vagabond. Plus rien ne m'attache.

Je peux partir n'importe où. N'importe quand.

Je voyage toujours sans valise.

Quand j'étais jeune, j'allais de Châteauroux à la Côte d'Azur, maintenant je vais de Paris à Vladivostok, mais c'est exactement la même chose, exactement le même besoin, la même curiosité.

Quand j'ai quitté Châteauroux, c'était pour vivre. Quand je quitte la France, c'est pour vivre, vivre encore.

J'ai toujours voyagé, j'ai toujours été un citoyen du monde, je ne suis pas quelqu'un qui s'installe, je suis quelqu'un qui passe.

Quand je m'arrête, je vois trop vite les choses, les gens, leurs malaises, je les ressens trop profondément, j'ai du mal à supporter, je préfère repartir.

Depuis toujours, dès que j'arrive quelque part, je garde l'œil sur la sortie de secours, je sais que le moment va arriver où il va falloir que je quitte.

Mais quand je suis quelque part, je suis curieux de tout.

Quand j'arrive dans un pays, je le respire, je m'intéresse aux gens, à la façon dont ils mangent, comment ils travaillent la terre, d'où viennent les produits, comment les animaux sont nourris. Ça n'en finit jamais.

Dans chaque pays, tout me raconte une histoire.

Les paysages me racontent une histoire, une culture. Les monuments, l'architecture, la nature, la nourriture, tout me parle, je respire tout. Que ce soit dans un désert de Mauritanie, en mer avec Olivier de Kersauson, dans la jungle d'Amazonie, dans une province française, partout je suis à l'affût.

Être toujours émerveillé, c'est qui ce me tient en vie.

Et ce qui m'émerveille par-dessus tout, ce qui a toujours guidé mes pas, ce sont les autres.

Quelqu'un qui est fatigué, c'est quelqu'un qui ne regarde plus les autres.

Je suis sans arrêt en train de regarder les gens, leur terre, là où ils vivent, comment ils vivent.

Il n'y a jamais eu pour moi ni barrière culturelle, ni barrière de langue, ni barrière de couleur. Ce sont la conviction, la culture, la vie, l'intelligence de l'autre qui me redonnent sans cesse espoir.

Ma seule force c'est la vie, c'est de regarder les gens et d'être avec eux.

Je viens sans bagage et j'apprends.

Il n'y a rien de plus important que de savoir écouter et regarder.

La langue n'a jamais été un obstacle pour moi. Quand je suis en Russie, je comprends toujours ce qu'on me dit. Je ne comprends pas le vocabulaire ni la grammaire, ce n'est pas ce qui est intéressant, mais je comprends les gens, leurs mouvements, leur façon d'être, toute cette communication non verbale, qui est de loin la plus riche et la plus importante. Et les gens me comprennent.

Quand on était en Inde, en 1983, Toscan était sur le cul parce que je passais des heures avec des gens sans connaître leur langue. Ils me parlaient, je les imitais, on se comprenait parfaitement.

Ça a toujours été comme ça parce que je n'ai pas l'inhibition qu'une éducation normale aurait pu engendrer.

Quand j'arrive en Chine, en Inde, en Russie, j'arrive comme je suis.

Comme dit Cyrano : « Je marche, sans rien sur moi qui ne reluise, empanaché d'indépendance et de franchise. »

Si éventuellement je sens le danger, l'agression, je sais m'écarter. C'est le Dédé qui m'a appris ça, toujours un sourire quand tu sens une agression, un sourire et puis tu t'en vas.

Mais les peurs que peuvent avoir les autres, leurs appréhensions, je ne les éprouve pas tant que je n'ai pas senti le danger par moi-même.

À New York en 1972, tout le monde me disait : « Surtout ne va pas à Central Park la nuit, c'est terrible, c'est plein de drogués, il y a de la violence, des meurtres. » C'était la peur des autres, pas la mienne, et j'ai voulu voir ce qui s'y passait réellement. J'ai donc traversé Central Park de nuit, j'ai vu des gens, j'ai vu des ombres qui s'éloignaient dès que je m'approchais, mais personne ne m'a arrêté. C'est un peu comme devant un chien, si tu n'as pas peur, il ne va pas te mordre. Il faut juste savoir ne pas se faire contaminer par la peur des autres ni par leurs préjugés.

Bon, après, comme je suis quand même un peu moins con qu'un sanglier, je ne vais pas non plus me mettre en situation de péril. Il faut savoir jusqu'où on peut aller.

Je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois, je ne crois que ce que je vis.

J'ai ainsi vu des gens dans le monde sur qui on disait pis que pendre, et, c'est drôle, jamais je ne les ai pris en flagrant délit du pis que pendre que j'entendais. Jamais.

On me fait chier avec Poutine, avec Kadyrov, avec Loukachenko, avec tous ces gens qui dérangent les belles consciences de la presse parisienne. Mais ma rencontre avec la Russie n'a rien à voir avec la politique. Elle est avant tout humaine et spirituelle.

J'ai grandi avec les auteurs russes, j'ai appris à parler le français dans leur littérature, d'abord avec les *Récits d'un pèlerin russe* quand j'avais une douzaine d'années. C'est un livre qui m'a d'abord attiré parce que j'avais vu que l'auteur était anonyme et que moi aussi j'étais un anonyme. J'aimais bien ça. Et je me considérais un peu comme un pèlerin, sauf que le pèlerin a un but, et moi je ne savais pas où j'allais.

J'aimais nettement plus cette littérature que les bandes dessinées. *Tintin* par exemple m'a toujours profondément emmerdé. Je trouvais que c'était un fouille-merde, un mouchard, un flicard. Ça ne m'étonne pas que les Américains l'aiment tant. Moi, ça ne m'intéressait pas du tout. Je trouvais ça con.

Je préférais de loin les *Récits d'un pèlerin russe*. C'est un livre qui m'a toujours accompagné. Puis, très vite, j'ai adoré Dostoïevski, Pouchkine. Bien avant de connaître le pays et ses habitants, j'ai été un amoureux fervent de la culture russe. C'est celle qui reflétait le mieux la façon dont je voyais les choses, mes états d'âme. Tolstoï me transportait, Maïakovski me transportait. C'est dans la littérature russe que je retrouvais ce qui était vraiment pour moi la nature humaine, l'aventure humaine. Dans les romans russes, on ne peut pas être bon tout le temps, on ne peut pas non plus être mauvais tout le temps, c'est fatigant. Mais on est russe tout le temps. C'est-à-dire qu'on aime dix fois plus fort que partout ailleurs, on déteste dix fois plus fort aussi, et on dit qu'on aime ou qu'on déteste dix fois plus fort que partout ailleurs.

C'est un pays dans lequel il n'y a aucune montagne pour arrêter un vent qui emporte tout, qui permet tous les excès, y compris dans la foi, dans l'amour, dans l'amour de la vie.

À chaque fois que je rencontrais des Russes, il y avait une sympathie immédiate, une chaleur partagée. Les Russes peuvent être fourbes, inconstants, menteurs, j'adore leur folie, leur violence, leurs paradoxes. Ils sont un peu comme moi, ils vivent le présent mais un présent qui est immense. C'est une abondance et j'adore ça. Je me retrouve comme nulle part ailleurs dans l'âme russe, dans le tempérament, la ferveur, la foi des Russes. Leur rapport à la religion, à la spiritualité, toute cette théâtralité qu'ils y mettent me correspondent parfaitement. Et ils me le rendent bien, ils sentent mon côté moujik, ma façon d'arracher la vie. Avec eux on se renifle

parfaitement.

Déjà Bertolucci à l'époque de 1900, il m'a engagé parce qu'il cherchait un mec avec une tête de Russe !

Puis, en 1977, j'ai rencontré Vladimir Vyssotski, qui avait eu le droit de venir en France pour voir sa femme, Marina Vlady. C'était l'époque où je jouais chaque soir *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition* de Peter Handke, mis en scène par Claude Régy au théâtre des Amandiers. Ça a été un vrai coup de foudre. Nous avons passé quinze jours et quinze nuits tous les deux, sa femme ne l'a pas beaucoup vu, ma famille ne m'a pas beaucoup vu non plus. Pendant ces quinze jours avec lui, j'ai vraiment été russe à Paris. Il m'a fait découvrir des tas d'endroits, nous avons parlé russe, mangé russe, bu russe surtout. Je ne sais pas comment je réussissais à jouer le soir. Je ne connaissais pas encore son œuvre, je ne savais pas quel génie était cet immense poète, mais j'avais devant moi, avec moi, un Russe magnifique, un être d'une humanité incroyable.

Pourtant, pendant longtemps, je n'ai pas voulu aller en Russie.

Le stalinisme et sa descendance ne m'attiraient pas, je n'aurais pas supporté de voir des gens à ce point humiliés dans leur quotidien.

J'ai franchi le pas quand j'ai entendu le mot perestroïka.

Je peux dire maintenant que quand on connaît vraiment la Russie comme je la connais, qu'on voit comment l'âme russe se révèle, s'exprime sur ses terres, quand on voit ces espaces infinis et les gens qui vivent ces espaces, les immensités travaillées par la main de ces hommes, leur force, leur présence, leur énergie, on comprend ce que fait Poutine à la tête du pays et pourquoi il faut quelqu'un de cette nature-là.

Poutine, c'est un ancien voyou, je l'ai entendu parler aux oligarques qui essaient de saigner le pays, il n'a pas sa langue dans sa poche. C'est eux qui ont peur de lui et pas l'inverse, comme dans tellement d'autres pays. Et je vois bien quand je parle aux gens là-bas combien ils lui sont reconnaissants d'avoir retrouvé face aux autres pays une certaine dignité, qu'ils avaient perdue avec cet Elstine qui adorait la boisson et qui s'effondrait en public devant des chefs d'État, comme moi avec mon scooter devant les pompiers de Paris.

J'ai toujours pensé que les véritables dictateurs étaient ceux qui affament leur peuple et je n'ai jamais vu personne crever de faim en Russie.

Je vois régulièrement Poutine, et la plupart du temps nous parlons de géopolitique. En août dernier, par exemple, nous avons longuement évoqué la Crimée. Cette région est depuis toujours considérée comme une terre sacrée par les Russes, car c'est à Chersonèse, près de Sébastopol, que Vladimir I<sup>er</sup>, grand prince de la principauté de Kiev, le berceau de l'Empire russe, a été baptisé en 988. C'est à ce moment-là

que le christianisme byzantin est devenu la religion officielle de l'État. Puis plus tard le pays est tombé sous le joug des Ottomans jusqu'à ce que le sultan de Constantinople, soutenu par les Autrichiens et les Français, déclare la guerre à la Russie de la Grande Catherine en 1768. En 1771, les Russes ont libéré la Crimée des Ottomans. Avec le traité de Küçük-Kaynardja en 1774, la Crimée est devenue indépendante. En 1782, son souverain, le khan Chahin Giray, a fait appel aux Russes pour que le pays soit définitivement débarrassé des incessantes conspirations ottomanes. Il a organisé avec Potemkine l'annexion à la Russie, et en 1783, la Crimée est devenue le premier territoire musulman définitivement perdu par l'Empire ottoman, au profit des Russes. À la même époque, en 1772, toute une partie de l'Ukraine intègre l'Empire austro-hongrois, sous la domination duquel elle restera jusqu'en 1918. Il y eut ensuite la guerre de Crimée. En 1854, la France et le Royaume-Uni ont déclaré la guerre à la Russie pour soutenir l'Empire ottoman. Le siège de Sébastopol, raconté entre autres par Tolstoï, a duré un an, pendant lequel les Russes résistèrent dans les pires conditions. Cinq cent mille Russes sont morts durant ce conflit. Ce n'est qu'en 1954 que Nikita Khrouchtchev, cet homme au fort accent ukrainien, exécuter des basses œuvres de Staline, a décidé de céder la Crimée à l'Ukraine, la région à laquelle il devait toute sa formation et son ascension politique. C'était son « cadeau de remerciement » pour fêter le tricentenaire du traité de Pereïaslav, par lequel les cosaques d'Ukraine avaient proclamé leur allégeance à Moscou. Ce geste a été décidé en quelques minutes, à huis clos, sans aucun débat, par simple décret. Ce qui n'est guère surprenant de la part de Khrouchtchev qui, quelques années plus tard, a trahi puis lâché Castro et Cuba de façon tout aussi insouciant en installant les missiles à Cuba. La Crimée, où vivaient à l'époque environ deux cent mille Ukrainiens et un million de Russes, s'est donc retrouvée soumise à l'autorité d'un pays avec lequel elle avait très peu d'histoire et de culture en commun. On comprend mieux pourquoi après avoir été ainsi bazardés en quelques minutes aux Ukrainiens en 1954, les habitants de Crimée ont répondu oui à 96,6 % au rattachement à la Russie lors du référendum de 2014.

Vu d'un dîner de pseudo-intellos à Paris, c'est sûr que c'est plus difficile à comprendre. Mais les intellectuels, il n'y a qu'eux-mêmes qu'ils ne méprisent pas, c'est pourquoi il faut les laisser entre eux. Et ces gens ont tellement l'habitude de parler de ce qu'ils ne connaissent ni ne vivent que ça n'a vraiment aucune importance. Je ne vais pas chercher à les entuber, de toute façon la place est prise, les Américains sont déjà là à les entuber depuis toujours.

Les Américains, je les ai rencontrés à la base de Châteauroux. Et c'est vrai que c'était extraordinaire, j'étais admiratif de ces jeunes

mecs, de leur ordre, de leurs baraquements qui sentaient bon la cire, de leur odeur de chlorophylle. J'étais ébloui par ces mecs qui mangeaient des sandwiches à l'omelette. J'avais jamais vu personne avant fourrer une omelette dans un sandwich, je trouvais ça merveilleux.

Je savais pas encore à l'époque à quel point ce pays était aussi bien-pensant et puritain. Enfin, quand je dis bien-pensant et puritain, je parle de l'image qu'ils savent donner d'eux-mêmes. Parce que derrière ce puritanisme, tout est tellement truqué.

J'ai déjà du mal avec les vrais puritains, j'ai du mal quand on laisse la morale étouffer la vie. Alors avec les faux...

Il faut voir comment dès l'origine, ces colons, souvent extrémistes, toujours terrifiants, ces soi-disant « puritains » qui venaient de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre où ils étaient pour la plupart indésirables, ont, la main sur la bible, éradiqué les Indiens, en commençant par tuer les bisons, leur nourriture. Il suffit de lire le roman magnifique de Jim Fergus, *Mille femmes blanches*. Tout y est.

Puis, toujours la bible en main, ces prétendus puritains ont organisé l'esclavage.

Il faut voir aussi le magnifique *There Will Be Blood* de Paul Thomas Anderson, d'après Upton Sinclair, pour saisir toute la folie de ce pays, de ses hommes d'affaires sans scrupule et de ses prêcheurs fous.

Toute l'histoire de ce pays est du même tonneau, tout est toujours scandaleux en Amérique.

Aujourd'hui les Américains ont deux cents ans, ils continuent de tuer et ils ne sont pas près d'abandonner les armes.

On me reproche de fréquenter Poutine, mais j'aurais trouvé beaucoup plus malsain de fréquenter les Kennedy et leur entourage. Tous les Kennedy ont d'ailleurs été tués comme de vulgaires mafieux.

Bush invente des armes de destruction massive, fabrique de fausses preuves, met le monde à feu et à sang au mépris du droit international, et personne ou presque ne trouve rien à redire. Par contre, Clinton se fait faire une pipe, et lui passe devant le grand jury !

C'est une chose qui m'a souvent marqué, cette attitude, quand j'ai rencontré des Américains. Par-devant tu as des mecs coincés, cul serré, des saintes-nitouches, et puis derrière, c'est bonjour la quéquette !

L'alcool pareil, même hypocrisie. J'ai surtout remarqué ça chez les femmes là-bas, elles se donnent de grands airs et dans les restos, le midi, tu en as des tablées entières qui sifflent à mort. Je m'en fous, je trouve ça très bien, c'est la vie, quoi, ça vit, on va quand même pas juger une société là-dessus, mais quand c'est accompagné d'un tel puritanisme de façade, d'une telle hypocrisie que tu ne trouves pas chez les Russes, ça veut quand même dire quelque chose.

Même chose pour le rapport des Américains à l'homosexualité.



Ça existe très fort aux États-Unis, mais ils sont complètement incapables de la vivre au grand jour. Rock Hudson, Montgomery Clift, James Dean, tous ces gens ont été obligés de se planquer pendant longtemps. Et ça continue encore aujourd'hui. Combien tu as d'acteurs, de producteurs, de metteurs en scène qui assument leur homosexualité ? Quasiment aucun. Et pourtant il y en a beaucoup. J'en ai parlé avec Ang Lee, qui a réalisé *Le Secret de Brokeback Mountain*. Lui aussi a été très étonné par ce gouffre qui existe à Hollywood entre l'apparence et la réalité. Et dans l'armée américaine, c'est la même chose. Il suffit de voir le très beau film de John Huston, *Reflets dans un œil d'or*, adapté du roman de Carson McCullers, tout cela y est parfaitement montré. Le rapport des hommes à l'homosexualité, au désir des femmes, ce qu'on donne à voir et ce qu'on cache. On peut aussi lire les pièces de Tennessee Williams.

Quand on pense que J. Edgar Hoover, le patron du FBI pendant plus de quarante ans, faisait des dossiers sur tous les homosexuels cachés, tout en étant un lui-même !

Rien n'a changé depuis, et ça ne changera jamais tant c'est lié au puritanisme hypocrite qui règne là-bas.

Au puritanisme et au pouvoir.

Quand on a le pouvoir comme l'ont les Américains, on finit toujours par se soumettre à la seule chose qui nous reste, nos fantasmes, puisqu'on est le maître partout ailleurs, ou qu'on se croit le maître. Il suffit de regarder DSK. Et c'est pas nouveau. Lacan déjà envoyait ses riches patients se faire fouetter. Quand j'ai fait *Maîtresse* de Barbet Schroeder, un film sur le sadomasochisme, il est tout de suite devenu culte en Amérique. Ils se planquaient pour aller le voir.

Tout se fait toujours par-derrière là-bas, la réalité est dans l'ombre, la lumière est réservée aux apparences.

Ce qui s'explique très bien par leur sens incroyable de la communication.

C'est avec ça que les Américains sont les plus forts, qu'ils dominent l'Occident. Un sens de la communication complètement pervers, bien sûr. Ils peuvent inventer n'importe quoi pour que leurs ennemis soient mis au ban des autres nations. Hier, c'était l'Irak et ses prétendues armes de destruction massive, aujourd'hui, ils sont prêts à tout pour que la Russie soit accusée de tous les maux.

Et c'est bien là tout le malheur des Russes qui, eux, sont incapables de communiquer. Ils ne savent pas faire. Il y a quand même eu une chape de plomb due à soixante-dix ans de stalinisme et de communisme et tous les dégâts que ça a provoqués sur la parole. Mais surtout, ce n'est pas dans la nature profonde des Russes de mettre une chose en avant et d'en faire une autre par-derrière. Ils ne sont pas

d'une nature assez hypocrites pour ça.

Depuis toujours, les Américains nous font croire ce qu'ils veulent, nous manipulent en fonction de leurs intérêts. Ils mettent dans la lumière ce qui les arrange et leur propagande fait des miracles. Avec ça, c'est comme s'ils hypnotisaient tous les Occidentaux.

Pour n'importe quel Français, par exemple, ce sont les Américains et eux seuls qui ont sauvé l'Europe du nazisme. Il me semble pourtant que le rôle des Russes, avec leurs dix millions de morts militaires, est loin d'être négligeable dans la chute d'Hitler. Quand les Américains ont décidé d'intervenir, l'Armée rouge arrivait déjà en Allemagne. Je pense qu'il était plus urgent pour les États-Unis d'éviter l'influence russe en Europe et d'étendre la leur que d'organiser la chute du nazisme. Quant au débarquement « américain » en Normandie, ce sont des soldats d'une quinzaine de nationalités différentes qui étaient là. Il y avait, certes, soixante mille Américains, mais les Anglais étaient plus nombreux encore, plus de soixante-dix mille, sans compter les vingt mille Canadiens, les treize mille hommes de la 1<sup>re</sup> division blindée polonaise, les Tchèques, les Australiens, les Néo-Zélandais, etc. Et la façon dont les Américains se sont conduits à la fin de cette guerre est quand même terrible. En février 1945, quelques jours après la fin de la conférence de Yalta, ils ont bombardé Dresde sans aucune nécessité. Les Allemands avaient déjà perdu la guerre, en deux jours, mille trois cents bombardiers ont largué quatre mille tonnes de bombe et ont détruit cette ville sublime, pleine d'histoire, de la même façon que les intégristes détruisent aujourd'hui la cité de Palmyre : juste pour faire une démonstration de force. Résultat, vingt-cinq mille morts, en très grande majorité des civils. Au Japon, l'empereur Hirohito avait perdu la guerre, il s'apprêtait à négocier quand ils ont balancé leurs bombes nucléaires sur Hiroshima, cent quarante mille morts, sur Nagasaki, cent vingt mille morts. Il n'y avait là non plus aucune nécessité militaire de se servir de l'arme nucléaire, ils l'ont pourtant fait et ce sont, jusqu'à aujourd'hui, les seuls à l'avoir fait. Et cela après avoir parqué dans des camps d'internement sur le sol américain près de cent mille Américains d'origine japonaise qui n'avaient d'autres torts que d'être d'origine japonaise. On a aussi passé sous silence l'opération Paperclip, avec laquelle ils ont organisé clandestinement la fuite en toute impunité de mille cinq cents scientifiques nazis, dont beaucoup avaient travaillé dans des camps de concentration, et qui sont venus faire profiter l'industrie et l'armée américaine du résultat de toutes leurs expériences atroces. Une des têtes pensantes des laboratoires d'expérimentation à Auschwitz, le docteur Otto Ambros, l'inventeur du gaz sarin, une de ces fameuses « armes de destruction massive », est devenu consultant au département américain de l'Énergie.

Grâce à la force de la communication des Américains, tout cela n'existe plus, c'est comme si ça n'avait jamais eu lieu. Ce que les Occidentaux retiennent, c'est *Il faut sauver le soldat Ryan*. Le grand cœur des libérateurs américains. Une fois de plus, tout est spectacle avec eux, et on tombe dans le panneau.

Je me souviens, quand j'étais à Cuba en 1995 avec Fidel Castro, soi-disant l'ennemi juré des États-Unis. J'ai été très surpris de trouver autour de lui tous les grands industriels américains, qui venaient le voir régulièrement. Le patron de Coca-Cola passait ses journées avec Raúl Castro.

Je ne veux pas tomber dans l'anti-américanisme primaire, les Américains, dans le fond, je les aime bien, ils ne sont pas tous comme ça, mais c'est vrai que quand il s'agit du pouvoir et de leur patriotisme, ils sont capables de faire avaler n'importe quoi à n'importe qui. En particulier aux intellos et aux journalistes, proies consentantes de leur propagande.

Tu crois que c'est un modèle de justice la vie américaine, avec tous ces gens sous le seuil de pauvreté, qui sont traités comme des rats, qu'on accepte même pas dans les hôpitaux s'ils n'ont pas de pognon ?

Je n'ai jamais vu ça en Russie.

Regarde les émeutes de Baltimore. N'importe où dans le monde, ça aurait fait la une des infos, tout le monde se serait senti concerné, là-bas, non. Ce sont des pauvres qui gueulent, donc tout le monde s'en fout. Ces États sont soi-disant unis mais chaque État se fout bien de ce qui se passe chez son voisin. On peut tuer des innocents dans un État sans qu'un autre y trouve à redire. Ici, au moins, quand il y a une tuerie à Marseille, même les gens du Nord se sentent concernés.

Et la presse les applaudit ces États soi-disant unis. Ce sont nos maîtres à penser. Un pays où on exécute légalement une personne tous les dix jours, alors que l'application de la peine de mort est interdite en Russie depuis plus de vingt ans.

Depuis toujours, les gens de ce pays se sont massacrés entre eux, d'abord les Anglais et les insurgés, puis les colons et les Indiens, les nordistes et les sudistes. Puis ils ont exporté clandestinement cette obsession de la division partout dans le monde, en dressant dans chaque pays qu'ils convoitaient une partie de la population contre une autre. Ça a été le cas en Amérique centrale, en Europe de l'Est, dans les pays arabes. Aujourd'hui, ce sont les ex-Républiques soviétiques qu'ils sont en train d'armer, de dresser contre la Russie.

Ils n'hésitent pas à soutenir quelqu'un qui est considéré dans son pays comme un criminel de guerre, Mikheil Saakachvili, ancien président de la Géorgie, aujourd'hui gouverneur d'Odessa en Ukraine, si cela sert leurs intérêts.

Mais qu'est-ce que tu veux... contre eux, on ne peut rien dire, ils

règnent, c'est l'Empire. On fait ce qu'ils veulent. Leurs désirs sont des ordres. On vend des Mistral à la Russie, on ne leur livre pas. Et devant le spectacle de cette faiblesse, l'Inde annule un contrat d'achat de cent vingt-six Rafale, dix-huit milliards d'euros, pour se tourner vers les Soukhoï et les Mig russes. Finalement on vend les Mistral à l'Égypte, et on perd 250 millions d'euros sur l'opération.

Tout le monde se fait avoir par leur prétendue innocence. Innocence qui, bien sûr, n'est qu'une posture, une attitude, une politique, une stratégie de communication. Derrière, et depuis toujours, ils allument des feux partout, ils foutent la merde partout.

Et pour les intellos français, les soi-disant dictateurs, les soi-disant pervers, ce sont Poutine, Kadyrov, Loukachenko et les autres. Les prétendus ennemis des droits de l'homme.

Mais tu ne crois pas que ce qui se passe en Inde, pour prendre un autre exemple, est mille fois plus terrifiant que ce qui se passe dans n'importe quelle province russe ?

L'Inde où on traite les femmes comme de la merde, où les veuves selon la loi cessent d'exister à la mort de leur mari, on les bannit, on les tue même parfois. Est-ce que ce n'est pas bien pire encore que dans n'importe laquelle de ces pseudo-dictatures montrées du doigt chaque jour par des journalistes qui ne sont jamais allés nulle part ? J'y suis allé moi en Inde, avec Catherine Clément, on a milité là-bas contre le sort fait aux veuves. Mais ça, non. On n'en parle pas dans les dîners d'intellos de gauche. On préfère dire du mal de Castro et du bien d'Obama. Ce qui, venant d'eux, est quand même un peu gonflé.

Je ne comprends pas pourquoi les gens ici se laissent avoir par tout ça. Le pouvoir politique et le pouvoir médiatique ne nous montrent que ce qu'ils ont intérêt à nous montrer et font de nous ce qu'ils veulent. Et jamais personne ne semble se demander pourquoi on lui impose de telles choses. Quand je vois la réalité telle qu'elle est présentée par ces pouvoirs, j'ai à chaque fois l'impression d'être devant une émission de télé-réalité.

Comme dit Peter Handke, « il est extrêmement pénible d'être vivant et seul ».

# **JE DOUTE DES CIVILISATIONS**

J'ai toujours été fasciné par la création, jamais par la destruction.

C'est ce que j'aime dans l'histoire, la création.

L'histoire me fascine. C'est le contraire de l'ignorance, c'est le contraire de la bêtise. Je ne l'ai pas apprise à l'école, mais je l'ai respirée plus tard, j'ai senti le XVI<sup>e</sup> siècle avec *Le Retour de Martin Guerre*, le XVII<sup>e</sup> siècle avec *Cyrano*, la Révolution avec *Danton*, l'Occupation avec *Le Dernier Métro*.

Je me suis même retrouvé un jour au Collège de France pour parler de la façon dont j'avais incarné un Français du XVI<sup>e</sup> siècle dans *Le Retour de Martin Guerre*. J'avais juste observé les tableaux de Jérôme Bosch et j'avais remarqué qu'à cette époque les paysans n'étaient pas tout à fait debout, leurs expressions étaient encore des grimaces, j'imaginai des cris, des cris pour effrayer les autres plus qu'un langage structuré, c'était à mi-chemin entre les bêtes et les hommes.

J'ai toujours été attentif à ces réalités, intéressé aussi par l'origine des choses.

Je me suis toujours demandé pourquoi une pierre était là, combien de temps elle avait.

Quand on cherchait du pétrole avec Gérard Bourgoin, qu'on forait à quatre mille cinq cents mètres de profondeur et qu'on en retirait des pierres minuscules, du falun, avec parfois des coquillages, parfois une tâche d'huile dessus, j'avais l'impression de me retrouver au centre de la Terre, et j'y étais, au cœur même de l'histoire de l'humanité, j'adorais ça.

J'ai éprouvé la même sensation avec les pointes de flèches taillées que je trouvais dans le désert de Mauritanie, sur le tournage de *Fort Saganne*.

Si j'aime les paysages et leur histoire, j'aime encore plus l'histoire des hommes dans les paysages.

Les pyramides de Teotihuacan, celles d'Égypte... quand on parle de la folie des hommes, c'est cette folie-là qui m'intéresse.

Quand je suis dans la vallée de la Mort, je suis bien sûr impressionné par les paysages, c'est aussi fascinant que si on était sur Mars, mais je pense surtout à ces gens qui il y a cent cinquante ans ont traversé ce désert avec des chevaux, des femmes, des enfants. Cette force, cette volonté, cet enfer même est inscrit dans tous les chemins, dans toutes les pierres que je regarde.

L'histoire des hommes dans le désert est passionnante. Autant dans la moiteur des jungles, tu peux vite devenir une pourriture, ou te comporter comme une pourriture, autant dans le désert tu peux devenir un saint. Parce que tu ne peux pas aller contre les soixante degrés, tu peux seulement essayer de les vivre, de les supporter, et si tu n'as pas une vie intérieure assez intense tu ne peux pas t'en échapper.

Ces chemins initiatiques me passionnent. Ces voyages, ces quêtes sont captivants, l'histoire de ces hommes qui étaient en recherche de quelque chose, qui voulaient créer autre chose.

Je pense par exemple au voyage des Indiens d'Amérique, qui à l'origine sont partis d'une région au carrefour de la Russie, de la Mongolie, de la Chine et du Kazakhstan, qui ont traversé la Sibérie, le détroit de Béring pour se retrouver en Amérique. L'ambition de ces hommes était incroyable, leur folie aussi.

Tout comme celles qui animaient les bâtisseurs de cathédrales.

Aujourd'hui on assiste surtout à l'inverse de cette ambition, de cette folie créatrice. Quand on voit par exemple les talibans qui ont détruit en Afghanistan les Bouddhas de Bâmiyân, qui étaient là depuis près de vingt siècles, ou les islamistes qui en Syrie sont en train de foutre en l'air la cité antique de Palmyre.

Il faut détruire, détruire à tout prix, mais détruire pour créer quoi après ?

Si Hitler avait gagné, combien de temps ça aurait duré ? Détruire oui, mais qu'est-ce qu'il aurait créé après ? Il y avait quoi d'assez puissant derrière ces idées pour créer à nouveau ?

L'extrémisme s'y entend pour détruire mais il ne crée jamais rien.

C'est comme ces talibans ou n'importe quel abruti d'intégriste. Qu'est-ce qu'ils nous proposent ensuite ? On va quand même pas détruire le monde puis voir seulement après ce qu'on peut en faire.

Parce que tu crois que détruire ça amène à créer, abruti ?

Jamais.

C'est totalement incompatible.

Depuis toujours, la destruction est profondément ancrée dans la nature humaine. Le sacrifice d'Isaac par Abraham déjà.

On a beau avoir conçu les plus beaux textes sacrés, la Bible, le

Coran, la Torah, il y a toujours un moment où l'instinct de destruction revient.

Dans toutes les intelligences, il y a une part de saloperie.

Il suffit de regarder les débuts du catholicisme. On convertissait de force, on accusait de sorcellerie, l'Inquisition faisait son œuvre. On brûlait les hérétiques qui pensaient, après Ptolémée, que la Terre était ronde. Dès le IV<sup>e</sup> siècle, les chrétiens ont démembré et brûlé Hypatie, une philosophe égyptienne célèbre pour ses travaux fabuleux sur l'astronomie.

Il a fallu ces créateurs qu'ont été les navigateurs comme Christophe Colomb, les cartographes, les explorateurs qui, poussés par leur curiosité, ont quitté leur pays, pour réussir à démentir l'Église.

Puis ça a été les croisades, la Saint-Barthélemy, le grand bordel jusqu'à Hitler avec sa moustache et sa bite de serin.

Et aujourd'hui, Israël et la Palestine, le 11-Septembre, Daech...

C'est toujours la même histoire, il suffit d'une poignée de connards pour foutre la merde.

C'est exactement comme dans une classe, il y a toujours deux ou trois jeunes cons, pas plus, qui rendent la chose invivable pour tous les autres.

Et ça ne sert à rien de les virer, il faut faire avec parce que c'est une situation qu'on retrouve tout au long de la vie.

Il faut supporter ces choses-là.

Et le problème, c'est peut-être encore moins ces malades, comme le vieux Le Pen avec sa veste rouge qui s'agite dans tous les sens, que tous les gens qui sont derrière, ceux qui s'identifient.

Et ceux-là ne sont pas difficiles à manœuvrer, leur ignorance même appelle la manipulation. Ils sont là pour « grossir les troupes ».

Regarde le massacre de *Charlie Hebdo*.

C'est extrêmement violent ce qui s'est passé.

On a tué des dessinateurs intelligents, paix à leur âme, qui étaient aussi des philosophes. Et des amis.

*Charlie Hebdo*, j'en ai souvent fait la couverture, et toujours dans le même sens, c'est-à-dire l'abruti, l'ivrogne plein de vodka qui tombe de son scooter. C'est pas grave parce que ça aussi, ça fait partie de moi. C'est d'ailleurs ce que Poutine aime bien chez moi, mon côté hooligan.

La caricature, c'est quelque chose de très sain. Même si je pense que discuter des livres sacrés, des ressemblances et des différences entre les religions, de leur façon de coexister ou pas est bien plus intéressant que de les caricaturer. Si quelqu'un me demande de ne pas caricaturer son prophète, très bien, j'entends, qu'est-ce que j'en ai à foutre de le caricaturer ou pas si vraiment ça le fait chier ? Je préfère parler avec lui de l'interdit.

Mais bon, là, avec *Charlie Hebdo*, on n'est plus du tout dans la



religion, on est même loin, très loin de la religion, on est dans la politique.

Et la confusion entre les deux ne date pas d'hier.

Dès le début, ce qui était à la source des religions a été mis de côté en faveur du politique. On pourrait presque dire que les religions constituées ont été inventées, ou au moins propagées, par et pour le politique.

On a détourné un rapport au Très-Haut, une foi véritable, pour bâtir une organisation sociale.

Avec saint Paul déjà, on était davantage dans le pouvoir que dans le mystique. Et c'est la même chose pour tous ceux qui interprètent les textes à leur façon, j'allais dire à leur profit.

J'entendais il n'y a pas si longtemps un juif et un musulman qui débattaient du commandement « Tu ne tueras point ». Pour eux, effectivement, on n'a pas le droit de tuer, puisque seul Dieu a ce pouvoir, le pouvoir d'arrêter la vie. Et l'homme ne peut pas usurper la prérogative de Dieu. Par contre, on a le droit d'assassiner. D'assassiner les infidèles. Quand tu assassines, tu ne te substitues pas à Dieu parce que tu es dans un combat. Tuer, c'est un acte divin, assassiner, c'est un acte humain. On ne peut donc pas tuer, mais on peut assassiner.

Qui peut comprendre ça ? Moi, pas.

Ce genre de nuances, c'est toute la politique de la religion, c'est tout le drame de l'interprétation des textes au profit des uns ou des autres.

À partir du moment où tu commences à interpréter, tu peux tout faire dire aux textes, et l'inverse de tout.

C'est la porte ouverte à la connerie la plus éclatante.

C'est la même chose avec les guerres.

À la guerre, on ne tue pas, on défend sa patrie. Nuance !

Et c'est avec ce genre de conneries qu'on arrive à faire commettre toutes les monstruosité.

Le pouvoir, une fois encore, réussit à tordre l'innocence.

Que ce soit pour la patrie, pour l'honneur, ou pour n'importe quelle idéologie, on « justifie » les pires atrocités, les pires saloperies. « J'obéissais aux ordres ! »

Tout ça est lamentable.

Et c'est la même chose avec tous les pouvoirs, en particulier avec ce pouvoir très ancien et très répandu qu'est l'utilisation de la religion à des fins politiques.

Je vois bien aujourd'hui qu'il y a beaucoup de juifs ou de musulmans qui ne savent plus à quel saint se vouer, si j'ose dire.

Et pourtant, quand tu en reviens aux textes, que ce soit dans la Torah ou dans le Coran, tu as des choses merveilleuses, bien plus encore d'après moi que dans la Bible.

Les uns et les autres ont tout pour vivre en parfaite harmonie, que

ce soit à travers les textes ou par leur intelligence profonde.

C'est assez étonnant d'ailleurs quand on lit le Coran, le nombre de prophètes juifs qu'on y trouve.

Eh bien pourtant non, là encore c'est le politique qui prend le dessus.

La masse qui l'emporte encore une fois sur l'individu. Le pouvoir sur l'innocent.

Je l'ai bien vu, quand j'ai tourné en Israël *Hello Goodbye* avec Fanny Ardant, l'histoire d'un couple qui fait son alya. La plupart des gens que j'y ai rencontrés, qu'ils soient juifs ou musulmans, n'avaient aucun discours extrémiste.

Puis un jour une mère de famille palestinienne avec une ceinture d'explosifs sous son manteau a tué quatre Israéliens. C'est son mari, qu'elle avait trompé, qui lui a demandé de commettre cet acte abominable pour laver son honneur.

Un abruti, une fois de plus, et c'était reparti entre les colons et les fous d'Allah.

On n'est même plus au Moyen Âge là, c'est encore pire que ça. Même l'Inquisition qui pourtant s'y entendait en sombres conneries n'était pas capable d'endoctriner à ce point.

À ce niveau-là, la religion on l'a quittée depuis longtemps.

On est dans son hystérie politique.

Et aujourd'hui on a mis un tel nombre de mensonges entre l'islam et le judaïsme qu'on ne s'en sortira jamais.

Il y a bien sûr eu des gens qui ont essayé de rétablir des vérités là-bas, d'avoir un autre discours, mais on les a tués tout de suite.

Je les voyais bien quand j'y étais, ces jeunes soldats sionistes, j'entendais leur discours. On était très loin des idées de Theodor Herzl, un des premiers à émettre l'idée d'un État autonome juif et qui envisageait une Palestine où juifs et non-juifs auraient les mêmes droits fondamentaux.

Une idée sublime, bien trop sublime pour la politique.

J'ai vu des gens qui faisaient leur alya et qui déjà arrivaient avec cette envie terrible, une envie mêlée de peur, de prendre la terre. Mais en arrivant comme ça, jamais cette terre ne leur appartiendra. Parce que ce sera toujours la guerre. Tant qu'ils n'auront pas compris que la terre est à tout le monde...

Quand je vois tout ça, je ne peux pas m'empêcher de penser que les autorités religieuses, que ce soit les imams ou les rabbins, ne font absolument pas ce qui faut pour changer les choses.

Et pourtant il y a souvent tant d'intelligence et de finesse chez eux.

Mais là, on dirait qu'il y a une espèce de consensus malsain et que tout le monde fait ce qu'il faut pour ne pas s'entendre. Ils doivent forcément trouver leur compte quelque part pour jouer ainsi le

politique plutôt que le message des Livres. On est une fois de plus dans le « tuer, non ; assassiner, oui ».

Et derrière tu as tous ces innocents, qui servent de chair à canon à un pouvoir religieux qui les manipule.

Je n'ai pas été baptisé.

Je suis né dans une famille soi-disant catholique parce que c'était le Berry et que c'était la tradition du Berry.

Mais on n'avait pas assez d'argent pour être baptisés, pas assez d'argent pour la communion.

Et de toute façon le curé m'avait foutu à la porte du catéchisme parce qu'on a dit que j'avais dessiné une femme à poil, que j'avais l'esprit trop mal tourné.

Je crois que c'était moins un problème de femme à poil que de différence sociale.

Si j'avais été élevé chez les bourgeois, on ne m'aurait pas foutu à la porte.

Mais quand tu es enfant, que tu n'as rien, quand tu es seul, que tu perds tes copains d'école, quand tu n'as pas d'autres horizons que cette route où pour ne pas avoir froid, pour ne pas avoir peur, tu dois faire corps avec un arbre, avec un ciel, avec un orage, avec une montagne, avec le cosmos, et que tu comprends que tout ça, c'est aussi toi, que tu l'as en toi, que c'est ton souffle, ta respiration, tu cesses d'avoir peur, tu cesses d'avoir froid parce que tu entres vraiment en communion avec le mystère de la vie et de la nature.

Et c'est en commençant par aimer ce qui te faisait peur que tu peux entrer dans la foi.

La foi, ce n'est pas la prière, la foi, c'est la vie.

Tout ce qui est autour de toi, à commencer par la nature et les gens, te donne cette foi.

Et moi, c'était cette foi-là qui m'attirait, plus qu'une religion ou une autre.

Cette chose que tu as au fond de toi, qui est liée au souffle, à la nature et à la nature humaine.

Cette chose que tu trouves à la racine de chaque religion, qui était même là avant les religions, je pense aux Védas, aux chamans du Kazakhstan.

Puis les religions sont arrivées, le judaïsme, le christianisme, l'islam et, d'une certaine façon, on a commencé à régresser.

Elles ont bien sûr apporté une certaine organisation, une organisation sociale, surtout, mais aussi beaucoup d'ignorance. Une autre religion les a tout de suite confisquées et utilisées : le politique.

Le fait même de se couper d'un certain rapport à la nature, au

cosmos, pour ne prêcher que pour son Dieu, que pour sa religion, était déjà extrêmement réducteur.

Je pense que tout le monde devrait pouvoir lire tous les livres religieux sans pour autant trahir la sienne.

En arrivant à Paris, j'ai d'abord pratiqué le hata yoga, le souffle là encore, la respiration. Puis je me suis converti à l'islam après avoir assisté à un concert d'Oum Kalsoum. C'est la sensualité, le ressenti, les sourates du Coran chantées par Oum Kalsoum qui m'ont transporté vers cette spiritualité. Oui, cette sensualité, je l'ai trouvée dans l'islam. Une religion à laquelle les plus pauvres pouvaient adhérer. J'ai fréquenté la mosquée pendant deux ans. Je faisais les cinq prières par jour. Plus que la prière, c'est la préparation à la prière que j'aimais, cette façon que l'on a de rentrer en soi, de se rendre disponible à son être, à sa respiration, à des choses supérieures.

Plus tard, quand j'ai lu saint Augustin sur les conseils de Jean-Paul II, ce qui m'a séduit chez lui, c'est encore la sensualité, son savoir sur la nature, son vécu. Et j'aimais sa façon de s'adresser à Dieu, avec colère souvent, avec la colère de la question sans réponse. Et saint Augustin tutoie Dieu, il y a une barrière qui tombe, il y a quelque chose d'égal à égal. Le tutoiement, ça c'est vraiment l'amour, alors que le vouvoiement est plus dans la séduction. Je comprends parfaitement cet homme qui s'est beaucoup interrogé mais qui, surtout, a beaucoup marché, beaucoup regardé autour de lui, qui s'est toujours intéressé au mystère de la vie et de la nature.

C'est ce mystère-là qui m'a toujours fasciné, c'est de là que vient mon sens du sacré.

Le laïc, ça ne veut pas dire grand-chose pour moi, ça me fait même un peu chier, c'est souvent plat, sans profondeur.

J'entendais l'autre jour un jeune chauffeur de taxi musulman qui disait : « Vous parlez de la laïcité, mais la laïcité est déjà la première des intolérances. » Voilà qui est clair, net.

En Russie, la religion est très présente, j'ai rencontré beaucoup de gens de foi là-bas. Leur religion est très démonstrative, ils touchent beaucoup, ils caressent, ils embrassent, ils bougent, c'est très physique. J'adore ça.

Les baptêmes orthodoxes, par exemple, sont sublimes. Il y a un sens de la fête incroyable, jamais vulgaire, un côté champêtre qui me fait chaque fois penser aux films de Jean Renoir.

Quand tu vas dans une église catholique ici, tu as des gens qui ont dans le visage de la douleur, ils sont déjà crucifiés. Les orthodoxes, non. Il y a là-bas une sorte d'allégresse d'être ensemble, c'est une véritable communion au rythme des chants grégoriens, de leur harmonie, des chœurs qui t'emmènent vraiment vers le spirituel.

Ce sont de belles choses religieuses.

Il y a une vraie foi, mais pas cette ferveur que l'on peut rencontrer chez certains juifs ou certains musulmans, cette foi trop grande, qui peut presque avoir l'air possédée et faire peur.

Le vrai danger, ce n'est pas la foi, ça n'a jamais été la foi, le vrai danger c'est quand l'homme avec toute son arrogance, sa perversité et son ignorance se met à interpréter les textes sacrés dans le seul but, pas forcément conscient, de se mettre à la place de Dieu.

Là commence la manipulation.

Je pense aux autres abrutis, qui ne parlent même pas la langue du prophète et qui massacrent aveuglément.

En Russie, la foi n'aveugle jamais. Il n'y a pas cet esprit de sérieux, de gravité que l'on peut rencontrer ailleurs.

Là-bas, comme partout chez les Russes, ce sont les passions et l'innocence qui mènent les choses. Ça peut être terrible, violent, tout ce qu'on veut, mais ce n'est jamais grave.

C'est surtout très humain.

Quand tu lis les *Récits du pèlerin russe* ou *Père Rafail* de l'archimendrite Tikhon, un staretz qui possède un langage très particulier, aucun de ces livres ne ressemble à ceux qui traitent de nos religions ici en Occident. Chez eux, on reste toujours très ancré dans le quotidien, ils expriment une foi qui fait partie intégrante de leur respiration.

Ce n'est absolument pas intellectualisé comme ici.

Il n'y a vraiment rien de jésuite en Russie, les choses sont toujours simples, franches et directes.

C'est cette foi toute simple que j'aime retrouver là-bas.

C'est pour ça aussi que j'aime aller vers la steppe, vers son silence, vers ces immensités qui me permettent de vraiment rentrer en moi, de me reconnecter avec la vie, la nature, l'universel. Qui me permettent de me laver de ce monde, de retrouver une certaine disponibilité, celle que j'ai toujours eue, quand j'étais jeune, quand je dormais dans les fossés, quand je marchais dans la forêt pendant des heures et des heures.

C'est une façon de revenir à moi.

Que j'ai éprouvée totalement aussi quand j'ai été à Shaolin.

J'ai vécu des aventures magnifiques au temple de Shaolin, sur le mont Song, une des cinq montagnes sacrées de la Chine.

Dans ce monastère fondé au V<sup>e</sup> siècle en l'honneur d'un moine indien, où l'on pratique le kung-fu, chaque moine combattant s'adonne à une concentration intense, proche de celle du tireur à l'arc zen. Chacun a un animal intérieur, qui s'impose à lui, et dont son corps éprouve les facultés. Ils ont une telle maîtrise de leur énergie qu'ils peuvent oublier la souffrance, faire passer la douleur de leurs corps.

Lorsque tu arrives pour une retraite à Shaolin, tu commences par une marche silencieuse en groupe autour d'un grand bouddha. Le maître donne le rythme. Tu entres ainsi peu à peu en état de méditation. Tu vides ton esprit. Le temps s'installe dans ton corps.

C'est un peu comme quand tu vas sur une tombe dans un cimetière. Ce n'est pas au moment où tu arrives sur la tombe que tu commences à te recueillir. Ça commence petit à petit, quand tu prends la décision d'aller au cimetière, quand tu achètes les fleurs, quand tu passes la porte du cimetière. Tu te laves de tout pour être devant la tombe du bien-aimé, tu rentres progressivement en toi, tu fais de la place. Tu te mets en état de disponibilité. Tu fais silence. Puis, enfin, tu peux entrer en méditation.

À Shaolin, tous se sont assis dans la position du lotus, moi, je ne peux pas à cause de l'état de mes genoux, je me suis assis simplement, sans bouger et sans aucun besoin de bouger. J'étais mort en arrivant là-bas la première fois, cassé de partout, à cause du décalage horaire, à cause de mon rythme de vie. Je n'ai pas vu passer les trois heures qu'a duré cette méditation immobile, j'en suis sorti comme après une très longue nuit de sommeil. Plus reposé que jamais.

Elle avait absorbé tous mes poisons.

Dans la méditation, tu te débarrasses de tout ce qui t'encombre. Tu te mets en état de disponibilité. Là, tu peux enfin t'élever et espérer te distinguer de ta connerie.

C'est fascinant ce que tu peux apprendre comme ça. Non, pas apprendre, parce que moi j'apprends pas, mais ressentir, ressentir des choses qui sont en toi.

Là, dans cette respiration, tu touches à quelque chose d'universel, tu es bien loin de la merde quotidienne qu'on t'inflige.

Quand tu ressens ça, quand tu vois tout ce que peuvent faire ces moines combattants de Shaolin, qui sont capables de choses que l'on croirait impossibles, quand tu ressens ton lien et leur lien avec le corps, la nature, l'universel et la vie, tu comprends combien on s'est rétréci l'esprit ici en Occident, en dépit du progrès, de l'informatique, de l'Internet, des médias, des réseaux sociaux et de toutes ces armes idiotes.

Peut-être que certains trouveront ridicule la vision qu'ont ces moines de la vie humaine, est-elle plus ridicule que la pensée qu'on déploie dans un parti politique ? Je suis loin d'en être sûr.

Chez nous, c'est la logique, le rationnel qui règnent en maître. La philosophie française, celle des Lumières.

Ces Lumières qui moi ne m'ont jamais beaucoup éclairé et qui m'éclairent de moins en moins.

C'est peut-être aussi parce qu'on est dans l'héritage de cette chose-là que je me sens de moins en moins français.

Cette fameuse raison, sur laquelle est fondé l'esprit français. Avec ça tu n'es jamais en paix, tu es toujours plus ou moins en conflit avec ton prochain, les textes des Lumières sont des textes politiques, des textes de combat souvent, des textes qui en tout cas nous éloignent de l'innocence.

Et cette soif inépuisable de connaissance elle peut aussi être le pire des fléaux. Depuis les écorchés de la chapelle Sansevero de Naples jusqu'aux expériences atroces menées dans les camps de concentration, on a beaucoup tué son prochain pour mieux le connaître.

Cette passion pour l'esprit, pour la raison, qui a toujours conduit à donner des leçons, à vouloir éclairer l'autre, le civiliser, moi, elle me fait chier.

On n'a pas besoin de cette prétendue civilisation. On peut très bien survivre sans.

Regarde *L'Enfant sauvage*, le film de François Truffaut. L'histoire d'un gamin qui a grandi en dehors de toute société humaine et qu'un médecin essaye non pas d'éduquer mais de comprendre. La nuance est importante.

Je crois qu'on peut tout à fait survivre à l'état sauvage. Même si les politiques, les enseignants, les rationnels te font croire le contraire. Cet enfant, on l'a attrapé mais si on ne l'avait pas attrapé, il serait mort à son heure, dans sa plénitude, comme les bêtes meurent.

Plus ça va, plus je doute des civilisations.

Je crois vraiment qu'on peut vivre à poil, sans plus rien avoir du tout, et survivre très bien.

Pour beaucoup de gens, pour énormément de gens, la terre, c'est quoi ? Dix kilomètres carrés, et encore, je suis large, trop large, c'est plus proche d'un kilomètre carré. Ils n'ont rien, ils vivent sur un tout petit coin de terre qui se résume à leur habitation, à leur village, guère plus.

Tu n'as pas besoin d'aller très loin, va au Maroc, par exemple, tu as des gens qui vivent sur de la terre battue, qui n'ont pas d'école, pas d'hôpital, qui n'ont même pas d'eau, qui sont obligés d'aller au puits.

Mais ce kilomètre carré, pour eux, est aussi riche, divers, aussi varié, que des milliers de kilomètres carrés pour un être dit « civilisé » qui ne voit plus rien de ce qui l'entoure. Qui ne regarde même plus rien, qui ne regarde rien d'autre que sa télé, cette télé qui nous rend immobiles et aveugles.

Ces gens-là, eux sont dans la vie, cent fois plus que n'importe lequel de ces êtres civilisés. Eux ont encore un véritable regard, un regard dans lequel il se passe des choses, un regard qui tient. C'est important, un regard qui tient.

Sur leur territoire minuscule, il se passe des milliers de choses que

nous ne sommes plus capables de voir.

Là on n'est pas dans les Lumières, on n'est pas dans la politique, leur terre n'a rien d'une idée, c'est un espace qu'ils ont en eux, qu'ils vivent, qu'ils respirent, qu'ils observent.

Et si tu veux aller à leur rencontre, il faut vraiment venir à poil, avec ta simple humanité. Oublier là d'où tu viens et n'apporter de toi que l'essentiel. Ce genre de voyage, ça doit être quelque chose de très intime, de secret, d'humain et de spirituel à la fois.

Mais il ne faut certainement pas venir avec une caméra, comme toutes ces télévisions qui prétendent te montrer comment ça se passe.

Ou comme l'autre qui te montre le monde vu du ciel, ça non. Lui, j'ai envie de lui dire, arrête, atterris, descends et vis !

Il ne faut pas prendre l'image de ces gens qui n'ont rien, qu'on ne voit jamais mais qui sont pourtant là. Déjà qu'ils sont fragiles, ces émissions-là les tuent. D'un seul coup ça devient « Koh-Lanta », une idiotie. On leur fait du mal avec toute notre civilisation. C'est un peu comme si on donnait d'un coup dix kilos de sucre à un chien qui vit avec deux grammes de sucre par jour.

Non, ce genre d'aventures à travers le poste de télé, ce voyage inerte ne m'intéresse pas. Avec ça, les gens engourdis devant leur écran ont l'impression d'être allés partout, de tout connaître, alors qu'ils ne sont allés nulle part et ne connaissent rien. Ça les paralyse encore un peu plus, comme s'ils avaient besoin de ça.

Les médias sont vraiment devenus comme les camisoles chimiques pour les fous. Ils vont bientôt réussir à nous faire abandonner notre nature même, comme ces animaux sauvages qu'on arrive aujourd'hui à apprivoiser en maîtrisant leur instinct carnassier. On nous met au cirque, nous aussi. Il y a de plus en plus d'apprivoisé et de moins en moins de sauvage.

Dans le vrai voyage, dans la rencontre avec l'autre, là on rejoint au contraire des choses qui n'ont pas d'âge, qui sont essentielles, et qui sont plus proches de la religion comme je l'entends moi, c'est-à-dire débarrassée de toute sa politique.

Parce que je crois vraiment que, contrairement à la foi et à l'innocence, la politique et ses médias sont des machines impitoyables à créer des conflits ou de l'indifférence. On joue les gens les uns contre les autres, ou on les rend indifférents.

Et l'indifférence pour moi, c'est la pire des choses.

C'est le manque de vie, le manque de culture, le manque de tout.

C'est même pas le mépris, avec le mépris au moins il reste un élan.

Rendre quelqu'un indifférent c'est le rendre inculte, le mettre en dépression, c'est tuer l'individu. L'empêcher de rencontrer, de reconnaître l'autre.

Même la différence... cette idée de différence, je ne la trouve pas



intéressante.

Cette différence qu'on nous vante tant, c'est encore une chose politique.

Moi je suis juif, lui est musulman, je suis américain, lui est russe, je suis catholique, il est protestant, etc. ; tout ça c'est encore une façon de mettre une barrière entre les hommes, de les empêcher de s'approcher.

Quand on a construit une différence, on est déjà en train de reculer, ou au moins de s'arrêter.

Une différence qui, en dehors de la politique, n'existe pas.

Cela va bien avec cette obsession très politique de construire des murs. Le mur de Berlin, le mur de Cisjordanie, le mur de la frontière mexicaine, maintenant le mur entre la Hongrie et la Serbie, on se demande où ça va s'arrêter.

Il faut savoir se laver de tout ça, de toutes ces idées, de toutes ces saletés, et retrouver son innocence.

Retrouver cette spiritualité que ces gens dont je parlais plus haut ont dans le regard.

Dans le regard, pas dans les mots.

Il y a vraiment quelque chose de très puissant au-delà de la politique, au-delà de la raison même, au-delà de ce tout que nous pouvons formuler.

Cette chose, finalement, c'est la relation avec le cosmos, avec le Très-Haut.

Et quand je parle du Très-Haut, je ne parle pas du Dieu des civilisations monothéistes.

Je parle de notre lien au cosmos, de cette spiritualité-là.

Celle des Védas, des Aborigènes, des tribus mongoles, de tous ces gens qui vivaient d'une façon propre sur une planète non polluée.

Qu'ils aient été dans leur désert, leur jungle ou sur leur plaine, ces hommes allaient chercher quelque chose au-delà de la nature, dans le cosmos, un lien avec le Très-Haut, une foi afin que leur famille, leur tribu puisse rester unie en partageant une certaine spiritualité.

C'était une recherche de vie, d'amour, même si tout ça pouvait aussi être très violent, passer par les sacrifices humains.

Mais il y avait une innocence fondamentale, quelque chose de très sain dans le rapport aux choses, aux autres, à la nature.

C'était l'innocence par exemple des Indiens d'Amérique, qui avaient tissé un lien extraordinaire avec leur environnement. Ces gens étaient des nomades qui ne prenaient à la terre pas plus que ce dont ils avaient besoin. C'était là une sagesse véritable, qui a très vite été éradiquée par ces fanatiques religieux venus d'Europe qui eux, malgré toute leur philosophie des prétendues Lumières, étaient loin d'être innocents.

C'est toujours du brutal quand la politique se met à exploiter la foi. Et c'est toujours le lien avec le Très-Haut qui est brisé le premier.

C'est pourtant ce lien-là qui m'intéresse, moi, cette foi fragile et profonde qui n'a pas vraiment de nom mais qui a à voir avec l'innocence, avec la nature et le cosmos, avec la générosité aussi.

Elle a à voir avec l'amour, bien sûr, mais c'est encore plus que ça, c'est une façon d'être en accord avec ce qu'on sent, avec ce qu'on voit.

Une confiance immense.

C'est une élévation que j'ai en moi depuis toujours, et c'est, je crois, la seule chose qui me sauve.

Qui me sauve de moi-même.

Pouvoir ainsi m'élever quand je me sens lourd, pesant, ecchymosé de moi-même, comme dirait Peter Handke.

Handke qui ressent lui aussi très fort ce même besoin d'élévation, qu'il évoque dans *La Leçon de la Sainte-Victoire*, récit de toutes ses marches pour essayer de retrouver l'Éternel.

L'Éternel, pas l'Éternité, qui est une méprise, l'Éternel, cette chose avec laquelle tu peux respirer.

C'est une espèce de grâce, de simplicité, de don.

Des peintres comme Monet ou Bonnard avaient certainement ça eux aussi, ils étaient d'une innocence incroyable, on peut le ressentir très profondément devant leurs œuvres.

Ce n'est pas donné à tout le monde, cette innocence vis-à-vis de ce qui nous entoure.

On naît peut-être innocent, au moment où on sort du ventre de la mère, qu'on est propulsé dans la vie et qu'il faut faire confiance à l'air que l'on respire.

Mais cette innocence, on la perd très vite, dès que les mots viennent, dès que les idées arrivent.

L'enfant déjà n'est plus innocent.

Il y a même pas mal de gamins qui sont vicelards de plus en plus tôt.

Mais cet état d'innocence premier, on peut tout à fait le retrouver.

Après avoir traversé beaucoup de saloperies, trop de saloperies, tu n'as presque d'ailleurs pas d'autres choix pour continuer que de retrouver cet état d'innocence.

Encore faut-il pouvoir faire la paix avec ces saloperies.

En commençant par admettre que tout ça ne t'est pas tombé sur la gueule à ton insu, que tu as ta part de responsabilité dans ce qui t'est arrivé. Tu es tombé dans des pièges qu'on t'a tendus, ou que tu t'es tendu à toi-même, des pièges dont il faut sortir pour retrouver ton innocence, et dont tu sors en retrouvant ton innocence.

Il faut d'abord ne pas être comme tous ces gens qui, quoi qu'il arrive et quoi qu'il leur arrive, sont toujours persuadés d'être dans la vérité.

Va faire dire à un politique qu'il a pu se tromper... Jamais ! Ils se sentent « innocents » eux, toujours.

Sa propre culpabilité, il faut savoir l'admettre. Et l'innocence n'est certainement pas l'antidote à la culpabilité. Il ne s'agit pas de fuir, bien au contraire, il faut tout emporter avec soi si on veut s'élever. Mais là où la culpabilité te plongerait vers le bas, la foi et l'innocence te permettent à nouveau d'embrasser le monde.

Et pas seulement le monde qui nous entoure, celui qui est au-dessus nous, également.

On dit que le cerveau ne peut être actif au maximum de ses capacités qu'une vingtaine de minutes par jour. L'innocence, c'est pareil. Tu peux avoir quelques minutes d'innocence dans ta journée, faire une certaine paix avec toi-même sans rien oublier de qui tu es ou de ce que tu as pu faire, et c'est déjà beaucoup.

Quand je dis que je suis citoyen du monde, c'est dans ce sens-là que je l'entends. Citoyen d'un monde dans lequel les gens, où qu'ils soient, peuvent éprouver, par instants au moins, un lien avec les autres et le cosmos, une foi en tout ce qui les entoure.

Éprouver cet état d'innocence et de confiance.

Et c'est vrai que je retrouve beaucoup ça en Russie.

L'innocence a toujours été au cœur de l'âme russe. On la retrouve partout, dans la littérature – dans *L'Idiot*, dans *Les Frères Karamazov* avec Aliocha, dans les romans de Tolstoï ; dans la musique avec l'innocent dans *Boris Goudonov* de Moussorgski, d'après Pouchkine. On la retrouve surtout dans le formidable goût qu'ont ces gens pour la spontanéité, la confiance et la générosité.

L'innocence, c'est l'inverse du contrôle qui est toujours un manque de générosité.

C'est pour ça qu'il n'y a aucune innocence chez les francs-maçons et toutes les obédiences spirituelles de cette nature. À partir du moment où tu te mets en ordre dans le secret, il ne peut plus y avoir d'innocence. D'ailleurs les innocents font peur aux francs-maçons comme les honnêtes gens font peur aux politiques.

Non, l'innocence, c'est quelque chose de totalement gratuit, de désintéressé, un simple état de l'être, sans espoir de contrepartie.

Il ne faut pas penser à une fin.

La fin, c'est déjà politique, c'est encore une idée politique.

Il n'y a pas de fin, juste des moments dans lesquels tu peux te transcender.

Et être transcédé.

C'est au-delà de l'amour encore, peut-être du côté du bien.

C'est aussi ça, d'une certaine façon, le lien avec le Très-Haut, une façon de tendre vers le bien parfait, de tendre vers la sainteté.

Il ne s'agit pas de tout accepter. Le côté : si on te donne une claque

sur la joue gauche tend la droite, non, moi, ça, ça me fait chier.

Il s'agit juste de trouver une certaine paix avec soi-même et avec les autres.

Et ça commence par le silence.

Le silence qui a toujours été pour moi quelque chose d'important. J'ai toujours été sensible au silence, à sa qualité.

J'ai remarqué, par exemple, que les silences des églises ne sont pas les mêmes que ceux des mosquées ou des synagogues. Il y a aussi un autre silence, celui de la nature, qui, lui, peut être surprenant. Un silence avant un séisme, par exemple. J'ai connu ça au Costa Rica. D'un coup, la forêt se tait, les animaux se taisent, il y a une espèce de grondement sourd, tous les insectes tombent des arbres, puis il n'y a plus rien, plus un bruit.

On la trouve dans le silence, l'innocence, mais on la trouve aussi dans la musique, cet autre langage bien éloigné de la politique, bien éloigné du pouvoir, ce langage qui, lui, peut toucher au Très-Haut.

Quand je me retrouve, par exemple, avec Riccardo Muti à répéter la *Symphonie fantastique* avec les dizaines de gens qui composent un orchestre, quand je vois comment Muti donne l'envie, le désir d'être à l'unisson, d'abord à ses musiciens, puis au public, là je retrouve ma religiosité. Il y a le silence avant la musique, qui est comme une méditation, puis une communion réelle. Et la musique qui s'élève ensuite est véritablement céleste.

Voilà ce qui me porte et me transporte.

Loin de toute idée, de toute politique, de tout pouvoir, de toute civilisation.

L'innocence.

# **LA PORTE OUVERTE**

Je crois qu'on meurt quand on a plus envie de vivre. Quelles que soient les circonstances de la mort.

Beaucoup de ceux que j'ai connus et qui sont partis n'avaient plus envie de vivre.

Ils sont partis au bon moment, quand il fallait qu'ils partent.

On peut mourir de chagrin, le chagrin est un poison.

Mais on peut aussi mourir d'ennui.

C'est ce que j'ai vu chez Jean Carmet. À la fin, Jean, la vie l'ennuyait. Sur *Germinal* il n'arrêtait pas de dire qu'il s'emmerdait. Et puis il allait avoir soixante-quatorze ans et il ne voulait pas. Il n'avait pas envie de vieillir, il n'avait plus envie. Les derniers mois, il avait installé un répondeur téléphonique, ce qui n'était pourtant pas son genre. C'était sa façon à lui de mettre une première distance avant de s'en aller.

Barbara, c'est la même chose. Elle avait des problèmes de voix, des bronchites chroniques. Ce qui la gênait quand elle était avec moi parce qu'on riait beaucoup ensemble et que ça la faisait tousser. Mais quand elle se retrouvait seule avec elle-même à la fin, il y avait une chape d'ennui qui s'installait, qui laissait la porte ouverte à la mort.

Même si tu n'as aucune idée suicidaire, il y a un moment où tu n'en peux plus, où tu laisses cette porte ouverte.

Barbara, c'était pourtant une vivante incroyable, qui donnait tout aux autres. Quand on a joué *Lily Passion* ensemble, elle était en scène dès neuf heures du matin pour la représentation du soir. Elle avait besoin de ça pour être bien dans sa tête. C'était incroyable ce qu'elle donnait, il n'y avait jamais rien de mécanique chez elle, jamais rien de joué, tout était vibrant, toujours.

C'est toute sa vie qu'elle mettait en jeu.

Parce que tu ne peux pas arriver à ce niveau d'émotion si tu n'as pas vécu énormément.

Ce n'est pas une technique qui peut donner cette émotion-là, c'est seulement une qualité d'âme.

C'est ce qu'elle avait pris et appris de la vie, des choses mêmes qu'elle avait oubliées mais qui existaient en elle et qui à son insu sortaient à l'occasion d'une chanson.

C'est ce qu'on appelle l'humanité.

Chaque soir, c'était différent, il n'y avait aucune recette, tu ne savais pas quel moment de sa vie allait se présenter pour transporter l'émotion, elle ne le savait pas elle-même.

Rien n'était contrôlé parce que pour elle c'était totalement incontrôlable.

Et très certainement épuisant.

Mais elle ne pouvait pas faire autrement.

Même le public en sortait complètement sonné.

Dans un monde où tout le monde se retient, un don de soi à ce point, c'était forcément éprouvant. Il y a, je suppose, un moment où toute cette intensité est devenue trop lourde à porter.

Elle a dû sentir qu'elle ne pouvait plus continuer et elle savait qu'elle ne pouvait pas arrêter.

C'est à ces moments-là qu'on perd toutes ses défenses, l'énergie diminue et l'ennui s'installe.

Je comprends ça, il y a des moments où je me sens vide, comme anesthésié de moi-même, où je n'en peux plus de rien.

Et quand on commence à souffrir de soi-même, les maladies n'attendent que ça pour nous sauter à la gueule.

Mais malgré cela, je suis toujours arrivé à retrouver une force en moi, la force de la vie, mon amour de la vie et des autres.

Ce qui compte, c'est vraiment l'énergie. Et l'énergie, c'est tout simplement ne pas avoir peur. C'est regarder les gens dans les yeux en pensant qu'on les aime.

Parce que la beauté qui est dans l'âme est toujours dans l'œil. Ce qui parle, c'est le regard. Il y a des regards plus ou moins lourds, mais il faut que ça tienne, un regard. Et il n'y a rien de plus beau et de plus vivifiant que de regarder l'âme de l'autre.

Souvent les gens qui vieillissent trop vite, c'est qu'ils sont trop tournés sur eux-mêmes. Mais si on est vraiment tourné vers l'extérieur, on ne voit pas ses rides ni son manque d'énergie.

La curiosité a toujours été assez forte chez moi pour anéantir la routine.

C'est terrible la routine, c'est ça la porte ouverte, la porte qui se ferme plutôt, c'est à cause d'elle que l'ennui s'empare du terrain. Et le pire, c'est que quand tu t'aperçois qu'elle est là, elle occupe déjà la place depuis longtemps. Elle s'est installée sans que tu le saches, sans que tu le réalises, on ne sait pas d'où ça vient mais un jour c'est là.

Et bien là.

L'ennui, c'est l'inertie. Ce moment où tu ne peux plus bouger. Ce moment où la routine a gagné, où ton travail, tes responsabilités, tes impôts, ta femme, ta famille, tes souvenirs même, tout ce que tu portes sur les épaules t'immobilise. Le danger n'est plus présent. Peu à peu, c'est l'ennui qui a conquis le terrain.

C'est là qu'il faut savoir arrêter avec le quotidien, qu'il faut avoir la force de renaître, de se remettre en marche.

Le jour où je n'aurai plus l'envie de découvrir, je sais que la mort suivra de près.

Quand l'ennui t'atteint, il n'y a plus grand-chose à faire. Et ce ne sont certainement pas les antidépresseurs qui vont t'en sortir.

Les antidépresseurs c'est de la merde, moi j'ai tout arrêté, tous les antidépresseurs, tous les médicaments, je ne prends plus rien.

Et c'est vrai que c'est mieux comme ça.

Enfin, c'est mieux... En tout cas je ne suis plus sous influence, les médicaments ne me changent pas de direction, c'est ma vraie merde que j'affronte.

La dépression, il y a des heures pour ça. En général, elle vient à la tombée de la nuit, c'est là où les gens commencent à boire, il n'y a rien de très inquiétant, c'est presque normal. Mais quand c'est le matin...

Moi je suis du matin, j'adore le matin. Quand tu te réveilles le matin et que tu n'as plus envie... là, c'est vraiment le début de la fin.

Bien sûr, tout le monde a des failles. Les failles, elles sont là tout le temps, tu ne t'en débarrasses jamais et c'est très bien comme ça. Les failles, elles sont vitales, au sens premier du mot. Parce que tant que tu as des forces de vie, tu fais tout pour t'en tenir éloigné. Et plus tu as de failles, plus tu peux être fort, car plus il te faut de l'énergie pour ne pas te casser la gueule dedans.

C'est exactement comme des fissures dans un mur.

Si tu as envie de continuer, si tu es honnête avec toi-même, tu t'en détournes, tu ne vas pas rester comme un con au pied d'un mur qui risque de te tomber sur la gueule.

Tu peux aussi aller chez un analyste à la con, qui n'en a rien à foutre la plupart du temps. Si ça peut t'aider, c'est bien.

Mais ce n'est pas une force suffisante pour t'éloigner de tes failles, pour te remettre en marche.

C'est moins agréable que la vie, l'analyse.

Et ça ne sert pas à grand-chose de regarder en arrière pour essayer de combler tes failles. Ton mur, tu ne vas pas le réparer. Qu'est-ce que t'en as à foutre de le réparer ? Il vaut mieux s'en éloigner.

Il suffit juste de trouver en soi la force d'aller dans une autre direction, vers un autre mur, un mur qui, lui, ne te fissure pas l'âme.



Prendre de la distance. Être en mouvement, aller ailleurs.

« Et d'ici tu le vois encore ton mur fissuré ?

– Eh bien non, je le vois plus... Mais quand je m'approche, il est à nouveau là.

– Eh bien arrête de t'en approcher, mon con ! Fous-moi le camp de là ! »

La seule vraie liberté, c'est cette possibilité de mouvement.

Bien sûr, il arrive que la mémoire te rattrape, c'est comme une odeur de merde, soudain, qui est là. Cette odeur de merde, c'est le signe qu'il faut aller plus loin encore.

On va dire que tu cherches à fuir, non, tu cherches à survivre.

Et c'est avec ta force de vivre, ta volonté de vivre, ton amour pour la vie que tu peux y arriver.

C'est la même chose avec le corps.

Tu fais ce que tu veux avec ton corps.

Et ça s'arrête quand tu le désires.

S'il y a bien une chose qui me fait chier, c'est que tout le monde te parle sans arrêt de son mal-être, de ses maladies, alors que la seule chose qui est intéressante et unique pour chacun, c'est la façon dont il peut se réparer.

On nous apporte sans cesse le pire et on ne parle jamais du meilleur.

À partir du moment où tu peux réparer l'humain, tu peux aussi réparer ton corps physique.

À partir du moment où tu peux croire, je ne parle pas de religion, simplement croire à toi, tu peux renaître de tout.

Tu peux éprouver la douleur, ou simplement la visualiser, qu'elle soit physique ou morale, et savoir de quoi tu as besoin pour la faire disparaître. Ou de quoi tu dois t'éloigner.

Après mon accident de moto, on m'a dit que je ne pourrais plus jamais marcher. Le nerf était rompu. Le professeur m'a expliqué qu'un nerf se présente comme un fil électrique, avec une gaine qui renferme des milliers de fils à l'intérieur. Les miens étaient coupés. Heureusement, comme la queue d'un lézard, ces fils ont la faculté de se régénérer. Pendant deux semaines, sur mon lit d'hôpital, j'ai visualisé en imagination ces fils qui repoussaient, en essayant sans arrêt de faire bouger mon gros orteil. Même s'il ne répondait pas, je le voyais bouger dans mon esprit. Quinze jours après, il bougeait vraiment. Un mois plus tard, j'arrivais à bouger le pied. Je me suis guéri tout seul, sans médicaments, sans rien.

Il n'y a que toi qui peux te guérir, à condition de le décider, toi seul, avec ce que tu as vécu et ce que tu veux vivre.

À mon âge, il n'y a pas de mal à aller voir de temps en temps l'intérieur de la machine, histoire de prévenir avant d'être obligé de guérir. Aujourd'hui on a tous les outils pour explorer, on peut même

nous sortir des images en trois dimensions de nos organes. Le corps humain est d'une complexité et d'une logique remarquable, il est surtout d'une beauté que je trouve fascinante.

En vieillissant il faut aussi s'obliger à bouger. Aller contre soi, contre ses propres peurs. À cause des douleurs dues à mes accidents de moto, j'hésite souvent quand je dois faire un mouvement un peu sportif. Je me sens infirme, raide, mais j'y vais quand même, je me pousse au cul. Je préfère me faire mal plutôt que me résigner à l'immobilité. Et même si à l'arrivée je m'écroule comme un gros tas, au moins j'ai fait l'effort, j'ai gardé le bon état d'esprit. Parce que si tes peurs l'emportent, tes pas finissent par se réduire de plus en plus, tu te fragilises et tu finis par ne plus pouvoir bouger du tout.

Mais tout ça encore une fois demande une volonté de vivre.

Que l'ennui peut anéantir.

Quand l'ennui me prend, moi, je bois énormément ou je mange énormément. Même si un plat n'est pas bon, je le bouffe quand même, pour savoir pourquoi c'est de la merde ou pour voir si par hasard il n'y a pas une bouchée de bonne dans le fond. Mais dans ces situations-là, quand c'est l'ennui qui te mène, quand tu es dans tes failles, un plat n'est jamais bon, tu bouffes pour te remplir, tu bois, tu ne sais même pas pourquoi, tu ne sais même pas combien. Pareil pour la drogue, j'en ai pris beaucoup avant, parce que j'avais la santé. Mais quand je suis dans cet ennui, dans ce mal-être, ni la drogue, ni l'alcool, ni la bouffe ne m'ont jamais rien apporté de bon.

Il faut être très con finalement pour vouloir rester en permanence dans ses propres failles.

Ou très narcissique.

La vie est vraiment ailleurs.

Quand je vois des sportifs, par exemple, quand je vois quelqu'un gagner, là, c'est mieux que toutes les drogues qui peuvent exister. Parce que d'un seul coup tu imagines tous les entraînements, tous les rêves qui sont dans sa tête, toute son énergie et sa volonté de se dépasser.

Là, tu reviens dans la vie.

Avec la performance sportive, avec l'art, avec les livres, là, oui, tu t'approches à nouveau des joies sublimes.

Même au plus noir, je n'ai jamais eu la tentation du suicide.

Je suis pourtant très curieux du suicide, mais sur un plan pratique. Je demande toujours comment les gens se sont suicidés. Il s'est pendu ? Il s'est immolé ? Il s'est défenestré ?

C'est très étrange la façon dont on se suicide. Mario Monicelli, par exemple, avec qui j'ai tourné *Rosy la Bourrasque*, s'est jeté dans la cage d'escalier du cinquième étage. Il avait quatre-vingt-quinze ans, il n'était pas déprimé mais il ne voulait plus vivre. C'était un choix

délibéré, en toute conscience. Il était encore vif et alerte, mais il n'en pouvait plus. Il avait dit à son médecin : « Je vois trop les choses, ça va, c'est bon, pour moi, c'est fini. » Et il s'est balancé. Sciemment.

C'est quelque chose que je n'arrive pas à comprendre, que j'ai même de la peine à imaginer.

L'énergie qu'il faut pour passer à l'acte.

Je ne comprends pas.

Ou bien il n'était pas vraiment conscient, ou bien il était déjà mort d'une certaine façon avant même de sauter dans le vide.

J'ai beau essayer de me figurer le temps de la chute, comme un vertige, mais un vertige mille fois accéléré, l'impact... C'est comme les gens qui s'immolent par le feu, qui s'arrosent d'essence et qui approchent la flamme... comment peut-on annuler dans sa pensée non pas le vide d'après, puisqu'on le souhaite, on part même avec, mais la violence du passage à l'acte ?

Je crois vraiment que le suicide est une maladie, une déformation de l'esprit. L'homme en naissant n'a pas cette violence en lui. On n'entend jamais un jeune enfant parler de suicide. Ou alors il répète ce qu'il a entendu, mais ce n'est pas une idée d'enfant.

Un enfant ne peut pas imaginer seul ce qu'est un suicide.

Le suicide, c'est un mot d'adulte, une idée d'adulte.

Non, vraiment, je ne trouve rien en moi d'ouverture sur n'importe laquelle de ces morts volontaires.

Et encore, je dis ça... on ne sait jamais rien de nous à l'avance, une fois plus.

Avec la nature humaine, tout est possible.

Même les pires monstruosité.

Elles aussi font partie de la vie.

Jamais aucun gamin, je pense, n'a pu réellement penser un jour qu'il deviendrait un nazi. Et malgré ça, on peut se laisser enfermer dans des peurs, se faire manipuler par un pouvoir quelconque et devenir le pire des tortionnaires.

Il y a quelque chose de terrible et de fascinant dans cette nature humaine.

C'est pour cette raison que je ne peux pas juger.

Je suis incapable de juger quelqu'un.

Il y a tellement de choses qui peuvent se mettre sur notre route.

En revanche, la mort, ça, oui.

Là, c'est sans questions.

Quand je suis fatigué, je me dis je vais m'endormir, peut-être que demain je ne me réveillerai pas. Ça, je m'en fous. Totalement.

On en fait toujours trop avec la mort. C'est comme au cinéma, où les acteurs ont toujours tendance à trop la jouer au lieu de se laisser aller.

Il faut savoir mourir, c'est essentiel.

Et c'est d'autant plus facile que la mort n'a rien d'encombrant pour soi, c'est les autres qui morflent, ceux qui restent.

Et encore... nos morts, on les porte toujours en nous. Guillaume, Marguerite, Maurice, François, Barbara, Jean, ils sont toujours présents en moi, tout le temps. Jean peut arriver quand je bois un verre de vin, Marguerite quand je regarde une maison, Guillaume quand j'écoute certaines musiques.

Ils sont là, tout le temps.

C'était des êtres tellement vivants qu'ils tiennent, qu'ils ne s'effacent pas.

Ils tiennent aussi parce que je me rends compte à quel point ce que j'ai vécu avec eux était éternel.

Ma mort, je la vois comme une belle paix.

Et d'une certaine façon comme un soulagement aussi pour ceux qui sont autour de moi.

Je ne les ferai plus chier, ils vont pouvoir m'aimer tranquillement, enfin.

**INNOCENT**

Moi, c'est le présent.

Le passé ne m'attache pas.

L'avenir ne m'intéresse pas.

Je me fous de ce qui va m'arriver demain.

Quand tu grandis comme moi dans une situation de survie, le présent, c'est la seule chose qui compte.

Pas comment tu vas t'en sortir dans six mois, mais comment tu vas t'en sortir dans les minutes, dans les secondes même qui viennent.

Tu n'as pas le choix que d'être au présent, et même quelques secondes avant le présent, tu dois l'anticiper.

C'est ce que cette situation de survie m'a apporté de plus beau, le présent.

Toujours, j'en reviens à la phrase de Peter Handke : « Je ne sais rien de moi à l'avance, mes aventures m'arrivent quand je les raconte. » Je pourrais dire, moi, que mes aventures m'arrivent au moment où je les rencontre.

La nécessité de survivre m'a appris à être attentif à tout, à être disponible à tout.

Et être disponible, ce n'est pas être vide, au contraire.

Être disponible, c'est être plein, plein de désirs.

Je n'ai pas été élevé. Je n'ai pas reçu d'éducation. L'école, Charlemagne, Jules Ferry, tout ça, j'y ai échappé. Ce que j'ai appris, je l'ai appris tout seul. La seule administration française qui m'a un peu enseigné des choses, c'est pas l'Éducation nationale, c'est la gendarmerie. Autant les profs et les curés ne voulaient pas de moi, autant ça s'est toujours bien passé avec les gendarmes. Ce sont eux qui, quand ils me ramassaient, m'ont donné quelques bases d'éducation civique. Et je leur en ai toujours été reconnaissant.

Mais c'est la vie et rien d'autre que la vie qui m'a appris la vie.

C'est la vie qui a fait en sorte que je me dirige par pur instinct vers

les choses que je sentais bien, avec lesquelles je me sentais bien.

Quand tu es gamin, que tu te retrouves seul au milieu de la nuit sur une route déserte, tout est ouvert. Si tu te fermes à quoi que ce soit, s'il y a une chose que tu ne veux même pas envisager, tu peux être sûr qu'un kilomètre plus loin ce à quoi tu te fermais va te tomber sur la gueule.

Être disponible, c'est aller avec les choses, jamais contre.

Je sors de la vase, j'ai grandi dans une société qui nous laissait au-dehors, je suis la mauvaise herbe qui a résisté, mais si j'avais été contre, contre cette société, jamais je n'aurais survécu.

De toute façon, comment j'aurais pu être contre ?

On ne peut pas être contre quand on ne sait rien.

Je n'ai jamais vu les différences sociales. Elles ne m'ont pas touché. Chez moi, on ne se sentait pas pauvre parce qu'on avait aucune idée de ce que pouvait être la richesse.

Le Dédé vendait *L'Humanité*, qu'il faisait semblant de lire parce qu'il ne savait pas lire. Quelquefois, quand il n'y avait pas de photos sur les pages, je lui tendais même le journal à l'envers, il le « lisait » comme ça, il ne s'apercevait de rien. Il vendait *L'Humanité* parce que c'était un truc de copains, de camarades comme on disait à l'époque, mais le communisme, les revendications, la politique, rien de tout ça ne l'a jamais intéressé et moi non plus.

Ce qui m'intéressait, moi, c'était la vie, le mystère de la vie, le rythme de la nature.

Là, je m'y retrouvais.

Vraiment.

Je trouvais qu'il n'y avait pas plus ordonné que le cycle de la nature et ses saisons. Ça, au moins, c'était concret, ça existait et ça m'intriguait.

Elle était là, ma vie.

Pendant longtemps, j'ai regretté de ne pas avoir été incarcéré dans une école, j'en ai même été complexé, puis j'ai compris que grâce à cela j'avais été riche bien avant l'heure parce que je n'ai jamais eu aucune de ces inhibitions que l'éducation peut te donner.

Je n'ai jamais été formaté.

Finalement, si je n'ai rien appris, j'ai tout vécu.

J'ai tout vécu parce que j'avais cette disponibilité, cette curiosité monstre de la vie et des gens.

J'ai toujours été un amoureux des gens qui passent. De la vie et de ceux qui l'habitent. Des habitants de la vie.

Les gens, je ne les ai jamais jugés. Sauf ceux qui me montraient eux-mêmes leurs limites. Mais quelles que soient leur religion, leur nationalité, leur culture, mon cœur se réchauffe dès que je vois des gens avec qui j'ai envie de partager.

Ça aussi, c'est un cadeau de la survie. Tu n'as pas le choix, tu es obligé d'être curieux de l'autre, de ce qu'il est, de ce qu'il peut te faire ou ne pas te faire. Il faut faire attention à tout. Même aux choses qui peuvent t'échapper. Surtout aux choses qui peuvent t'échapper.

Comme je n'ai pas été désiré par mes parents, comme on m'a toujours bien fait comprendre que j'étais un accident dans le ventre de ma mère, que j'avais survécu aux aiguilles à tricoter, j'ai toujours été formidablement heureux d'être là et j'ai toujours vécu comme quelqu'un qui voulait être un cadeau pour les autres.

J'ai toujours illuminé le sapin.

Même si je n'ai jamais bien su d'où venait le courant.

Quand je suis arrivé, le Dédé et la Lilette avaient des problèmes de famille. Leurs parents leur avaient volé leur histoire d'amour. Le père de ma mère couchait avec la mère de mon père. Ils l'ont appris par la mère de la Lilette, qui ne l'a pas supporté. Le Dédé n'a rien voulu entendre de tout ça. Mais la Lilette, elle, elle a voulu partir, tout quitter. Et c'est à ce moment-là qu'elle est tombée enceinte de moi.

La pire des situations pour un enfant, c'est qu'on lui mente. Que les adultes lui fassent porter un secret. Moi, je n'ai jamais eu à subir ça. Tout a toujours été très clair, même si c'était difficile. On a voulu se débarrasser de moi par tous les moyens, je l'ai toujours su.

Puis quand je suis né, on m'a dit que finalement on était content que je sois là, on était content de ne pas m'avoir tué.

Je suis un peu comme le chat qu'on a voulu noyer, qui est sorti du sac et qui s'est retrouvé seul sur la berge. J'aurais pu devenir un chat sauvage, mais j'ai profité de cette liberté infinie pour ouvrir grands mes yeux et observer ce qu'il y avait autour de moi.

Savoir regarder, voir les choses, c'est vraiment l'ABC de la vie.

Mes parents m'ont laissé m'échapper et me faire mon idée du monde.

Mes oui et mes non je me les suis faits tout seul, je n'ai jamais eu d'interdits.

Si j'avais eu le poids du père, de la mère, j'aurais certainement eu des problèmes.

À partir du moment où on grandit dans une famille, il y a tellement de merdes à affronter, l'hystérie de la mère, les lâchetés du père, etc.

Moi, j'ai toujours été libre de tout ça, libre de me faire ma propre éducation.

Je n'ai toujours fait que suivre la vie, d'aller avec une certaine santé là où elle me menait.

J'ai toujours été curieux de tout, curieux même de l'air que je respire, qui me transporte, de tout ce qui est autour de moi.

Je suis toujours à l'affût, sans cesse confronté à des urgences.

Urgence de vivre, de connaître, de faire. Je traverse le présent et le



présent me traverse.

C'est là que je retrouve saint Augustin : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais. Mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. »

Pour moi le présent a toujours été l'éternité, la seule éternité.

On me demande souvent comment je fais pour vivre à ce rythme, être sans cesse en train de partir, toujours ailleurs. Mais ce rythme me convient, c'est le mien. Je suis trois jours sur un tournage, puis je traverse la moitié du monde pour aller voir des vignes, l'autre moitié pour m'occuper d'une maison, je reviens, tout ça me fait du bien, un instant chasse l'autre, ça me change de fatigue.

On dit que je suis acteur, mais je ne suis pas acteur. Je n'ai jamais voulu faire de théâtre, ni de cinéma. C'est seulement la vie qui m'a conduit dans ces eaux-là.

J'aurais aussi très bien pu passer mon existence à voler des voitures, à ouvrir des restaurants ou à faire des affaires.

Même si je n'ai rien, mais alors vraiment rien d'un homme d'affaires. Sinon je serais comme un trader, j'aurais une vie de con.

Je suis simplement curieux de la vie, et parfois cela m'entraîne à partager des enthousiasmes, à faire des choses avec des gens. J'essaye de trouver une sorte de compagnonnage dans tout ce que je fais. Je ne fais pas des affaires, je fais des rencontres.

Et je ne vais pas m'amuser, comme ceux qui font des affaires, à dépecer des entreprises pour faire du pognon, je ne suis pas un rapace.

Le pognon, moi je m'en fous, c'est pas une fin en soi, c'est juste un moyen d'aller au bout d'un enthousiasme.

J'ai quand même mis longtemps à comprendre pourquoi je faisais ce métier.

Puis je me suis rendu compte que c'était par plaisir, par amour des mots, des autres et de la vie.

Et surtout, faire du théâtre ou du cinéma, c'était une bonne planque pour ne pas travailler.

Elle vient de là ma vocation.

Je n'avais pas envie de travailler, j'avais envie de vivre.

Et dans le cinéma on me donnait la possibilité de vivre dans un milieu où je pouvais croiser beaucoup de gens très vivants dont j'avais envie d'être le spectateur. C'est ce que j'ai toujours aimé dans ce milieu, l'abondance qu'on peut y trouver, les excès de vie, l'enthousiasme, une fois encore.

Je n'ai jamais travaillé, j'ai seulement vécu, vécu, vécu.

Le cinéma en lui-même, j'en ai jamais rien eu à foutre.

Ce n'est pas avec ça, ni grâce à ça que j'existe.

Toutes les rencontres humaines qui permettent qu'un film existe, ça

oui, ça m'intéresse.

Et moins je travaille, plus je peux vivre l'instant et le partager avec ceux qui m'entourent.

Même si ça donne une merde à l'arrivée, il y a toujours eu une aventure humaine, un désir.

Et si ça donne *1900*, *La Femme d'à côté*, *Cyrano* ou *Sous le soleil de Satan*, là, c'est tant mieux, c'est la cerise sur le gâteau.

Mais je n'en tire aucune gloire personnelle. Parce que je ne me sens pas acteur.

Je n'ai même aucune technique d'acteur.

Mon seul talent, c'est d'être absolument dans le temps, de savoir instinctivement habiter le temps présent, l'instant sans jamais lui résister ou vouloir le contrôler.

Le présent, là encore. Surtout rien d'autre. Et surtout pas le travail.

Peut-être est-ce ce talent-là qui transparait sur scène ou sur un écran.

Je ne sais pas et je ne veux pas le savoir.

D'abord parce que j'en ai rien à foutre.

Ensuite parce que si on commence à chercher comment on fait, on n'y arrive plus.

Et si on commence à savoir comment on fait, alors autant rentrer chez soi.

Comme pour tout, quand on essaye de contrôler quoi que ce soit, c'est foutu.

La seule vraie magie, c'est toujours ce qui nous échappe.

En général, je n'aime pas beaucoup les acteurs quand ils ne sont qu'acteurs. Ils veulent trop être acteurs, alors qu'il ne faut pas qu'ils le soient. Ce qui fait que souvent ils poussent énormément pour une toute petite crotte. Ou alors je les aime mais vraiment malades, tarés. Ceux-là, il faut les caresser puis leur donner une claque de temps en temps sur le milieu du crâne.

J'aime tout autant me retrouver sur une scène avec des musiciens qui interprètent un opéra que sur un plateau de cinéma.

Ce que j'aime en fait, c'est tout ce qui est nouveau. Tout ce qui arrive, tout ce qui se présente.

C'est pour ça que je n'ai aucune nostalgie. Et que je ne m'attache pas au passé, à la mémoire, aux choses que j'ai vécues, qui me sont arrivées, aux anecdotes.

Je préfère rester sur la vie que sur les souvenirs de la vie. Être toujours nouveau.

J'ai passé des moments formidables avec des gens, des moments difficiles aussi, mais rien de tout ça n'est important pour moi. C'est la vie qui est passée, c'est tout. C'est terminé.

Les moments, je les vis au présent.

C'était peut-être beau, peut-être terrible mais si on commence à disséquer ces moments-là, à vouloir y revenir, à les expliquer, on les tue.

C'est comme des papillons, ils passent devant la lumière, ils sont magnifiques ou effrayants, mais s'ils s'arrêtent trop longtemps sur cette lumière, ils meurent.

Je suis simplement quelqu'un qui passe, quelqu'un qui est sur une route, la vie, je vais à travers ces villages que sont les gens, les auteurs, les cultures, les civilisations, puis je raconte les histoires que j'entends.

C'est mon chemin.

J'ai essayé d'en emprunter d'autres, des chemins de traverse, j'ai pu y avancer un peu parce que j'avais une certaine force en moi, mais tous étaient sans issue.

Non, il n'y a qu'un chemin pour moi, celui de la vie au moment présent, les autres ne m'ont jamais mené à rien.

J'ai appris en marchant, en écoutant et en regardant. En répétant ce que je voyais, ce que j'entendais de beau.

Que ce soit avec le vin, les films, la cuisine, finalement tout revient à une seule et même chose : avoir envie de connaître, de donner et de partager.

Quand je fais la cuisine aux autres, je pense à eux, je me dis, tiens j'ai envie de leur faire ça ou ça. J'ai un sens moyenâgeux de la maison d'hôte. J'aime recevoir. C'est vraiment une envie de faire partager un produit, de passer un moment ensemble, au présent. Et c'est vrai que quand tu donnes à manger à quelqu'un, quand tu le mets en appétit, il est beaucoup plus détendu, il contrôle moins et c'est là que des choses arrivent.

Le vin, c'est la même chose, c'est l'appétit de vivre, c'est la rencontre.

Quand tu nourris bien les gens, c'est même plus la peine de causer à table, de s'expliquer la vie. Tu manges, tu es peinard, tu pousses ça avec un petit anjou, c'est le bonheur.

Mais tout ça ne peut exister que s'il y a une humilité véritable devant ce que la terre nous apporte.

Quand tu as éprouvé cette attente respectueuse à l'égard de la terre et de ce qu'elle produit, tu ne peux être que juste, honnête et généreux dans ta cuisine. Quand je fais du veau, je sais comment il est, je l'ai choisi, il y a eu une curiosité, presque un bouche à oreille entre l'animal et moi. Pareil pour un porc, il faut le tuer comme tu l'aimes et comme tu vas le manger. Comme tu vas aimer le partager. Un porc, moi, je le caresse, je lui parle deux heures avant de le tuer, ensuite je l'assomme, je le saigne, il n'y a aucun cri.

Il y aurait beaucoup à dire sur Bruxelles et leurs putains de normes.

Tous ces hommes de pouvoir, une fois de plus, qui ont la prétention d'apprendre leur métier aux agriculteurs. Il faut voir le résultat. On ne peut plus tuer chez soi, il faut passer par l'abattoir où, à cause de leurs règlements, les animaux sont stressés à mort, c'est honteux.

Le confort du sacrifié, ils ne connaissent pas, ils ne respectent rien.

Ça, c'est vraiment la mort.

Alors que la nourriture, la cuisine, c'est la vie.

Et c'est d'autant plus terrible que les gens finissent tous par ressembler à ce qu'ils mangent.

Pour moi, un marché, c'est comme un pays, je vais voir les variétés, je regarde, je fouille, je renifle. Et c'est la même chose chez les éleveurs, avec les bêtes. On apprend véritablement la cuisine qu'en marchant beaucoup dans la merde.

Où que je sois, je m'arrange toujours pour bien manger. Si ce qu'on me présente ne me va pas, je me démerde, je vais dans les cuisines, j'ouvre les frigos, je regarde ce qu'il y a et je mitonne pour moi et pour les autres.

Je laisse mijoter.

Parce que la bonne cuisine finalement, c'est toujours le mijotage, la cuisine du coin du feu, le moment où tous les sucs des viandes et des légumes se mélangent.

Tout ça finalement, ça va avec une grande simplicité.

Il n'y a pas de message, pas de posture.

Juste une humilité.

Cette humilité si nécessaire.

Bien sûr, il m'est arrivé et même plus souvent qu'à mon tour de prendre des grosses têtes.

J'ai parfois été flatté par ce que j'entendais de moi, j'ai même parfois cru ce qu'on disait de moi, je me suis dit : « Tiens, peut-être que c'est vrai, peut-être que je suis génial... » J'ai certainement eu ces délires-là mais ils n'ont jamais duré très longtemps parce que très vite je me cassais la gueule.

Et quand je me cassais la gueule, jamais je ne rêvais de retrouver ces prétendues hauteurs.

Au contraire, ça m'a toujours rendu encore plus humble.

J'ai très vite su qu'on ne pouvait pas passer son temps à becqueter les fruits, que l'essentiel, c'était de retrouver ses racines, son arbre, son coin à champignons.

Il faut toujours laisser faire la nature, une fois encore, aller à son rythme.

Mais c'est vrai que souvent j'ai été impatient et que l'impatience m'a souvent rendu très con.

J'ai fait des erreurs.

J'étais un peu sauvage et malheureusement cet esprit sauvage me

laissait parfois très seul.

J'ai cru que je pouvais imposer ma liberté aux autres, j'ai mis du temps à reconnaître que ma liberté n'avait pas droit sur tout.

Je m'en suis excusé.

Le respect de la liberté de l'autre, c'est sans doute ce qu'il y a de plus beau. Et de plus difficile.

Dans le mariage, par exemple, c'est inévitable, il y en a toujours un des deux qui veut changer l'autre.

Et là, c'est le début des emmerdes.

L'amour, ça dure, quoi, une dizaine d'années. Et puis chacun évolue. Toutes les décennies, il y a des changements qui s'opèrent. J'ai fait des choses à quarante ans que je ne pouvais même pas imaginer faire quand j'avais vingt ans. Ça ne veut pas dire qu'elles étaient meilleures ou pires, elles étaient différentes, c'est tout.

Un couple, c'est un peu comme un arbre. Au début il y a des bourgeons puis au fil du temps, il y a des branches mortes, il faut faire des nettoyages, et même là, il y a d'autres branches qui sont déjà parties ailleurs, c'est la nature humaine.

On a beau s'aimer, comment résister à la vie qui passe ?

On s'éloigne, on vit autre chose, mais on peut aussi se séparer avec des douleurs et se retrouver avec de l'expérience, les pleurs laissent alors la place aux sourires, à de jolies étreintes.

Il faut juste laisser les ramifications se faire.

Mais quoi qu'il arrive, ce n'est certainement pas toi qui vas changer l'autre ou l'autre qui va te changer. C'est juste le temps qui fait son affaire.

C'est le seul sécateur qui peut nettoyer la bouchure, le temps.

Le plus terrible, c'est quand on devient dépendant de l'autre. Dans *La Femme d'à côté*, Truffaut a très bien montré ça, une femme et un homme dépendants l'un de l'autre et qui sont tous les deux dépendants de l'amour. Leur attraction devient alors une sorte de maladie. Une maladie mortelle. Comme celle de Stefan Zweig et de sa femme, qui ont décidé de mourir ensemble avant que les choses ne changent.

Là, c'est le mariage définitif.

Je n'ai jamais été un obsédé sentimental. Et je crois plus à la vie qui passe qu'au mariage.

Le reste, le bas, le sexe, c'est autre chose.

Mais là non plus, je n'ai jamais été dépendant de ça. J'ai été épargné, ça ne m'a jamais vraiment préoccupé.

Je n'ai jamais été un séducteur.

Même jeune, ça ne m'intéressait pas de cartonner. J'étais extrêmement timide, je ne m'aimais pas assez. Je me branlais beaucoup, énormément même, mais je n'ai pas eu de véritable

conquête. Enfin si, une, une fille un peu plus vieille que moi, j'avais quinze ans, elle, vingt et un.

La confiance en moi est venue beaucoup plus tard avec la confiance des femmes.

Mais je n'ai jamais eu une sexualité débridée.

Je ne dis pas que le cul ne m'intéresse pas, mais je suis quand même plus passionné par la vie, même si j'adore parler cul, parce que la parole sexuelle, ça peut aussi être de la poésie. Mais la fierté d'un chasseur mâle qui plante une jeune femelle, ça n'a jamais été le plus important.

Je peux très bien vivre pendant un an à côté d'une femme sans la toucher.

Je ne suis pas un affolé de la chose.

Pour moi, l'important, c'est le comportement et l'âme des gens. Comment ils se déplacent, comment ils voient la vie, comment ils parlent des choses.

D'avantage que le corps, pour moi les femmes, c'est l'esprit.

Sans l'esprit d'une femme, sans l'écoute d'une femme, j'aurais de moins beaux mots.

Ce sont les femmes qui nous donnent de la douceur, qui arrondissent nos angles, qui aident à l'amour et qui donnent la vie.

Quelqu'un qui donne la vie, c'est forcément quelqu'un d'intéressant. Tu peux que t'arrêter, respirer et accompagner.

Quand je suis arrivé à Paris, j'ai rencontré Élisabeth, au cours Cochet. J'ai été très surpris qu'elle s'intéresse à moi, elle qui venait d'une famille très bourgeoise. Sortant de Châteauroux, quasi analphabète, ça m'a donné des ailes. J'avais vingt ans, elle en avait sept de plus, je me suis installé dans une espèce de confort, j'ai créé une famille comme je n'en avais jamais eu, j'ai été père à vingt et un ans pour la première fois.

En même temps, je me suis mis à marcher très fort au théâtre, au cinéma, je voyais bien que je suscitais le désir, même celui des mecs. Quand j'ai joué un prostitué dans *Les Garçons de la bande* de Mart Crowley mis en scène par Jean-Laurent Cochet au théâtre Édouard VII, tous les homos de Paris me couraient au cul, ils me jetaient des bonbons !

Après il y a eu quelques aventures, des injustices, des trahisons, tout ce que connaissent tous les couples.

Ça finit souvent mal.

Parce que le mariage fout tout en l'air.

C'est tellement ridicule, le mariage.

Qui est-ce qui peut encore croire aux vertus du mariage ?

Est-ce qu'on peut se marier à vingt ans, comme ça a été mon cas, et jurer de sa fidélité à soixante ans ? Ceux qui répondent oui, je trouve

ça con, pas honnête. Trop poli pour être honnête !

Et c'est pas nouveau. Tout ça a été dit depuis longtemps. Déjà Molière, dans *Les Femmes savantes* :

ARMANDE : *Quoi ? Le beau nom de fille est un titre,  
ma sœur,  
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,  
Et de vous marier vous osez faire fête ?  
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ? [...]*  
HENRIETTE : *Qu'a donc le mariage en soi qui vous  
oblige, ma sœur ? [...]*  
ARMANDE : *Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on  
l'entend,  
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant ?  
De quelle étrange image on est par lui blessée ?  
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?  
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma sœur,  
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?*

Je crois vraiment qu'un homme et une femme ne sont pas faits pour vivre ensemble toute la vie.

On peut se retrouver, finir amis magnifiques, mais partager à vie le quotidien et la couche d'une femme, ça me semble une hypocrisie, un mensonge même.

Après Élisabeth, j'ai rencontré Karine, nous avons eu Roxane, on m'a soupçonné de m'être fait faire un enfant dans le dos, c'était tout le contraire.

Tous mes enfants, je les ai voulus et je les ai assumés.

Après il y a eu Carole, c'était très très bien, on a failli avoir un enfant, on ne l'a pas eu.

Puis Hélène, avec qui je suis resté très longtemps au Cambodge, avec qui nous avons eu Jean.

Aujourd'hui, il y a Clémentine.

Il y a bien sûr eu des drames, des crises dans tout cela mais je suis passé à travers assez innocemment.

Sans jamais vouloir nuire à qui que ce soit.

Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment rompu avec toutes ces femmes.

C'est un peu comme dans les films de Maurice Pialat, ou comme Maurice lui-même, qui a toujours vu Micheline et Arlette. Lui non plus ne savait pas rompre.

Il y a des gens qui n'ont pas peur de dire : « Bon, ça va maintenant, je crois que c'est fini, il faut qu'on se sépare. »

Je ne sais pas le dire, je n'ai jamais su.

Alors il y a un moment où je pars, je laisse tout et je ne reviens pas. Je souffre, bien sûr, c'est normal, et les histoires se répètent. À chaque fois les femmes pensent qu'elles peuvent me changer. Maintenant que je suis vieux, je connais la musique, chaque fois qu'elles essaient, hop, je disparaïs.

Personne ne change jamais personne.

De ce point de vue, je préfère aux amours les amitiés féminines, qui sont beaucoup plus intransigeantes et fortes.

Aujourd'hui, j'ai une amitié superbe avec Fanny Ardant, comme j'en ai eu jadis avec Françoise Sagan ou Barbara.

J'ai eu des amitiés plus belles que n'importe quel amour.

Plus enrichissantes aussi parce que plus respectueuses de la liberté de chacun.

Le respect de l'autre et de sa liberté, on y revient toujours.

Avec une femme, avec un enfant... c'est pareil. Ce qui importe c'est de ne pas dérober la liberté de l'autre, de le laisser intact. Ou d'essayer au moins.

Je ne sais pas si je suis un bon père.

Ce que je sais c'est que mes enfants, je les ai tous voulus, reconnus, aimés.

Les hommes ne naissent pas pères.

Souvent, ils ne font que répéter les modèles qu'ils ont eus, ils imitent leurs pères. Je n'ai pas vraiment eu de modèle de ce point de vue-là, alors je suis devenu mon propre modèle.

C'est-à-dire que je ne suis pas forcément là au quotidien pour l'éducation, je vais, je viens, je ne me force à rien, mais au moins mes enfants le savent, je leur dis.

Ils ont un père libre et vivant qui les respecte, qui respecte leur liberté et leur existence.

Et de toute façon, quoi que l'on fasse, on est toujours jugé un jour par ses enfants. Plus ou moins bien. Moi-même avec le Dédé, il y a eu un moment où j'ai été un peu violent avec lui. Et puis avec le temps je me suis aperçu que c'était un homme qui était comme il était. C'était à moi de ne pas l'idéaliser, il fallait l'accepter, avec ses forces et ses faiblesses, c'est tout. Et aujourd'hui, je le remercie pour ce qu'il a fait, car il m'a laissé ce qui était le plus précieux, la liberté.

Moi aussi, j'ai fait ce que j'ai pu avec mes enfants. Même si on ne fait jamais vraiment ce qu'on croit qu'on fait.

Et puis pour les enfants d'acteurs, c'est jamais facile.

Guillaume, il y a un moment où il n'en pouvait plus d'entendre parler que de moi. Non seulement d'en entendre parler, mais d'ingurgiter toutes les choses fausses qu'on a pu balancer sur moi. Ça a été terrible pour lui.

Est-ce que je les aidés, mes enfants ? Je ne sais pas. En tout cas, je



les ai aimés.

Peut-être que je les ai mal aimés, mais je les ai aimés.

Passé un certain âge, de toute façon, les enfants n'ont plus besoin de leurs parents. Les parents sont là uniquement pour leur donner de l'amour et uniquement quand ils leur en demandent.

Pendant longtemps, ma vie, ça a été les autres. J'avais moins de mal à me montrer qu'à me voir.

Il n'y a jamais eu de miroir chez moi.

Je ne pouvais pas rester seul dans ma chambre, à écouter mes propres bruits. C'était une présence à moi-même absolument terrible, une angoisse, une véritable ecchymose.

Il fallait que je sorte, que j'aie regarder la vie des autres, que j'aie vivre ailleurs qu'en moi, je sortais jusqu'à l'épuisement, jusqu'à tomber, tranquille, enfin.

Comme je tombais dans les chemins quand j'étais gamin, quand je marchais, je marchais jusqu'à épuisement, sans autre but que cet épuisement.

Maintenant je sais enfin vivre ma solitude.

Je ne me sens plus jamais seul, je peux rester des journées entières avec mes livres, je suis très bien. Je lis doucement, comme un paysan.

Je ne fuis plus ce que je suis, je fais avec ma réalité.

J'ouvre mon esprit et là, je m'allège considérablement. Je reste dans le silence.

Il y a tout dans le silence. Comme il y a tout dans le présent.

Et la paix qu'apporte la solitude, c'est comme un plat gigantesque dont on n'est jamais repu.

J'apprends peu à peu à me connaître, il m'arrive d'avoir des inhibitions, des pudeurs ou des impudeurs que je ne me soupçonnais pas.

Cette solitude, il a fallu que je l'apprivoise, ça n'a pas été facile.

Mais bon, cette difficulté à être seul, c'est une infirmité qui fait partie de ma maladie, et ma maladie, c'est rien d'autre que la vie, l'amour de la vie.

Après, les gens font ce qu'ils veulent de cette maladie, ils peuvent même en faire un spectacle s'ils en ont envie. Pauvres esprits sans flambeaux...

Le spectacle du mec qui se bourre la gueule, s'ils veulent.

Il m'arrive bien sûr de me bourrer la gueule, mais ça passe, comme la vie, comme les états d'âme.

Je ne vais certainement pas passer mon temps à être dépendant de l'alcool. Moi, je suis dépendant de la vie, et la vie, c'est quelque chose de vaste, d'immense, dont ces gens-là souvent n'ont même pas idée.

Être dépendant de l'alcool seulement, c'est d'une tristesse totale !

Il y a la drogue, il y a le cul, il y a le saucisson à l'ail, il y a le jarret de porc, il y a saint Augustin !

Les gens et la vie m'enivrent bien davantage que l'alcool.

Pour les comédiens, l'alcool, ça commence souvent par un whisky à cinq heures de l'après-midi pour se donner le courage de jouer le soir. Ça calme et en même temps ça rallume la chaudière.

Mais souvent, ça conduit au mensonge.

Les alcooliques finissent par boire en cachette, ils ont honte, ils nient leur besoin.

Je ne suis pas un alcoolique : quand je bois un coup, je ne me cache jamais. Et c'est toujours plus par excès de vie, avec ce qu'elle peut avoir de merveilleux ou de tragique, que par besoin.

De plus en plus aujourd'hui, je reste de longues périodes sans picoler.

Trop boire, ça tue peu à peu le plaisir de l'excès, ça finit par isoler, par renfermer sur soi, sur ses failles et ses douleurs narcissiques. Ça fatigue. Ça fatigue de soi pour commencer.

Et puis à mon âge, les lendemains... je distille moins bien qu'avant !

Bien sûr, j'ai vécu des choses dont je ne suis pas fier, j'ai vécu des choses bien pires que ce qu'on a dit, que ce qu'on a montré, je me suis retrouvé dans des situations où ma réaction n'était pas aimable, ni pour l'autre, ni pour moi. Personne n'est à l'abri de ça. Mais comme je ne suis pas maso, ces situations, je ne les cherche pas, je cherche plutôt à les éviter.

Même si je revendique complètement ma connerie et mes dérapages.

Parce qu'il y a là quelque chose de vrai.

Et si on ne dérape jamais, c'est souvent qu'on est un peu con.

C'est pour ça que les choses qu'on dit sur moi...

Je n'ai pas attendu les médias pour savoir qui de moi je déteste.

Parce que c'est ça, la plupart du temps, on met en exergue ce que je déteste de moi.

Et en même temps, maintenant, aujourd'hui, je ne le déteste plus parce que je sais que je suis comme ça.

À chaque fois, dans ce que j'ai lu sur moi, j'avais l'impression d'avoir voulu choquer, d'avoir voulu provoquer, que tout était calculé.

Mais rien n'est jamais calculé chez moi, rien n'est jamais prémédité.

Je ne maîtrise rien, je ne fais que suivre, et parfois supporter mon amour de la vie et des autres.

Un amour qui, comme disait François Truffaut, est à la fois une joie et une souffrance.

En vingt ans, j'ai dû perdre une tonne, payer près de cent cinquante millions d'impôts, j'ai eu des drames, j'ai quitté des maisons, j'ai des garde-meubles partout, je ne sais même plus ce qu'il y a dedans, mais

rien de tout ça ne me retient, rien de tout ça même ne m'intéresse.

Tout est au présent, chez moi.

Et je sais que je n'ai pas d'autres choix que de continuer. Continuer à vivre le présent dans toute sa force, sans m'attacher au passé, sans me préoccuper de l'avenir.

Je vais même devoir aller encore plus fort, encore plus loin que ça, traverser des moments foudroyants, des moments qui font mal, des moments comme peuvent en traverser les monstres ou les saints.

Ce sera ça, ma survie.

On va peut-être mettre en avant mes contradictions, mais qui n'en a pas ?

Si, ceux qui ne vivent pas n'ont pas de contradictions.

Parce que plus tu vis, plus tu es amené à rencontrer et à manifester des contradictions.

Je ne suis peut-être pas un mec normal, mais qu'est-ce que c'est qu'un mec normal ? Ce qu'on appelle un mec normal, c'est souvent un mec qui se fait chier, un mec qui vit un peu à côté de sa vie, que son quotidien étouffe gentiment.

Alors mettons ça, je ne suis pas un mec normal.

Je suis un mec en éveil, sans arrêt, un mec aux aguets, presque malgré moi.

Et parfois ça finit par être épuisant.

Parce qu'avoir de la curiosité pour tout ce qui bouge, ça peut aussi être une tragédie.

Quand tu vis intensément le présent, tu es forcément quelqu'un de tragique.

Tout ce dont j'ai parlé plus haut, toute cette destruction à laquelle on assiste chaque jour, cette politique, ces médias, l'état dans lequel tout cela nous met... ce sont des choses qui au quotidien me laissent vraiment sans mots.

Ça me laisse sans rien.

Ça m'empêche même d'être heureux, parce que quand tu penses à tout ça, tu ne peux pas vivre normalement.

Ou alors, si tu veux vivre normalement, il faut t'exclure du monde.

Mais si tu ne veux pas t'exclure, si ta vie c'est ce monde, alors là, affronter toute cette monstruosité, ça devient terrible.

Quand tu es trop sensible, tu peux même ne pas y survivre.

Et cette sensibilité elle est parfois tout aussi insupportable vis-à-vis des autres, de ceux que je rencontre.

Moi, je regarde les gens, je ne peux pas faire autrement.

Je les regarde vraiment.

J'ai toujours été attentif au comportement, à la respiration même de quelqu'un avant qu'il ne parle, la direction de son regard avant qu'il ne réponde. Avant même de lui poser une question, je sais

comment il est, je ressens sa façon d'être. Le corps a son expression. Et c'est vrai, je ressens le malaise, la douleur, la douleur qu'on essaie de masquer, d'occulter. Je reconnais le mal au malaise.

Et ça, je dirais presque que c'est mon traumatisme.

C'est traumatisant d'être sans cesse en éveil.

L'amour de l'autre, c'est traumatisant.

Parce que tu ne peux pas voir, ressentir toutes ces choses, si tu n'aimes pas l'autre.

Et cet autre, non seulement il faut l'aimer avec le couteau qu'il a dans la main pour te tuer, mais plus tu l'aimes, plus tu sauras te défendre.

Moi, c'est même plus tellement pour me défendre, je m'en fous maintenant de me défendre, mais cet amour de l'autre, c'est comme une véritable infirmité.

Et quand ça me retombe sur la gueule, c'est vraiment fort.

Mais qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas parce que quelques-uns t'ont parfois fait du mal ou déçu que tu vas commencer à regarder tout le monde d'un air suspicieux.

Il ne faut pas, surtout pas.

Il faut garder confiance en la vie.

Parce que si on laisse le mal qui nous a été fait bouffer notre vie et notre confiance en elle, on finit par ne plus voir partout que le mal.

Guillaume était comme moi, il voyait tout lui aussi.

Et pour lui, c'était vraiment insupportable.

Ça l'écorchait.

Il faut énormément d'énergie et de patience pour supporter ça.

C'est épuisant.

Et le plus épuisant, c'est de ne pas pouvoir s'empêcher d'essayer de réparer.

Te réparer toi, réparer l'autre, essayer de soulager les peurs, les malaises et les souffrances.

C'est quelque chose d'important ça, la réparation.

Et ça n'a rien à voir avec le pardon.

Tu peux blesser grièvement quelqu'un, il peut te pardonner, mais qui va le réparer ?

Tout le boulot reste à faire.

Elle vient du roi David cette notion de réparation, c'est dans aucune autre religion.

Chez les catholiques il y a bien l'absolution, qui est une sorte de réparation pour l'âme. Mais qu'est-ce qu'on en à foutre de l'âme ?

Ce qui compte dans l'âme, c'est ce que tu en fais de ton vivant, abruti !

Je ne cherche pas à être un saint.

Je ne suis pas contre, mais être un saint, c'est dur.

La vie d'un saint est chiante.  
Je préfère être ce que je suis.  
Continuer à être ce que je suis.  
Un innocent.

Quelqu'un à qui les choses arrivent, qui laisse les choses lui arriver sans aucune préméditation.

Quelqu'un qui traverse la beauté des choses et qui est traversé par la beauté des choses.

Je suis quelqu'un qui se fie à la vie, aux autres, je ne suis pas quelqu'un qui se méfie.

C'est là en général où tu te fais ratatiner la gueule mais ça ne fait rien.

L'innocent, il est comme le chien errant, il sent les gens, il s'approche toujours, et s'il prend un coup de pied, c'est pas grave, il se barre, il va voir plus loin.

C'est pas toujours agréable d'être un innocent, c'est même souvent lourd.

Un innocent, ça ne répond à aucune mesure.

L'innocent ne juge jamais les gens.

L'innocence, c'est le respect des autres.

C'est un débile aussi, un innocent, il a un côté pur et sans malice.

Dans la Bible, on parle des innocents les mains pleines. C'est juste un mot, mais c'est d'une connerie totale.

L'innocence, c'est une vertu, c'est extraordinaire d'être innocent.

L'innocence du regard sur la vie et sur les choses, c'est un privilège.

Ce n'est pas un savoir, c'est seulement une disponibilité aux choses.

C'est une page blanche sur laquelle tu peux écrire tes variations de différentes couleurs.

Ce n'est pas une façon de voir la vie, non, c'est une façon de la recevoir.

Et ce n'est pas une façon de la connaître non plus, c'est une façon de la reconnaître.

Étymologiquement, l'innocent, c'est celui qui ne nuit pas.

Ne pas nuire.

Rien que ça, ça va déjà bien au-delà que ce que les religions nous montrent aujourd'hui.

Le Dédé, qui était analphabète, était bien dans son statut d'innocent avec son nom de compagnon. *Berry, le Bien Décidé.*

C'est joli, ça, le Bien Décidé, celui qui décide de faire le bien.

De ne pas nuire.

L'innocent.

Être un innocent.